

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Sixième décaméron.

Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4243.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 515-572 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 749-831.

SIXIÈME DÉCAMÉRON¹

Cinquante et unième Journée.

Les Mexicains qui étoient déjà restés avec nous plus longtems qu'ils ne se l'étoient proposé, prirent enfin définitivement la résolution de partir. Ils voulurent engager le Chef Bohémien à les suivre, mais il étoit loin d'y consentir. Il les pria même de ne jamais parler de lui et de respecter le mystère dont il couvroit son existence. Ces messieurs témoignèrent au futur Duc de Velasquez combien ils avoient d'estime pour lui, et me firent aussi l'honneur, de me demander mon amitié. Nous les reconduisimes, jusqu'à l'issuë de la vallée, et nous révinmes le soir au lac. Après le souper le Chef Bohemien se trouvant de loisir, on lui demanda la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous voudrez bien vous rappeler mon diné avec les deux duchesses et l'aimable Toleda, et comment celui-ci m'apprit que j'étois l'époux de l'altière Béatrice. Des équipages étoient préparés, nous partimes pour le chateau de Sorrienté. Là m'attendoit une surprise nouvelle. Une petite Béatrice, âgée de deux ans, me fut présentée par cette même duegne qui servoit la fausse Léonore dans la rue Retrada, elle s'appelloit Donna Rosalba, la petite la croyoit sa mère.

Sorienté est sur le Tâge, dans une des plus belles situations qu'il y ait au monde. Mais les charmes de la nature, ne trouvoient guere le moment de faire quelque impression sur moi. Les sentiments paternels, l'amour, l'amitié, la douce confiance, la prévenance attentive, dans cette courte vie, ce qu'on peut appeller bonheur, remplissoit mes instants. Tout ceci dura je crois six semaines. Il falut retourner à Madrid, nous y arrivames à la nuit tombante.

Ramenant la Duchesse à son hôtel, je lui donnai le bras jusqu'à son escalier. Elle étoit fort attendrie. " Don Juan /:me dit elle:/ à Sorrienté vous avez été l'époux de Béatrice, à Madrid vous êtes encore veuf de Leonore. " Comme elle disoit ces mots j'aperçus une ombre qui se glissoit derrière la rampe de l'escalier. Je pris l'ombre au collet et la conduisis au réverbère. Je reconnus Don Busqueros. J'allois lui faire éprouver, le traitement que meritoit son espionnage. Un coup d'œil de la duchesse arrêta mon bras. Ce coup d'œil n'avoit point échappé à Busqueros. Il réprit toute son impudence. " Madame /:dit il:/ Je n'ai pu résister à la sentation [*sic*] de contempler quelques instants de plus. La majesté de votre personne, et surement on ne m'auroit point aperçu dans ma cachete, si l'éclat de votre beauté n'eut éclairé cet escalier comme eût pû faire le Soleil lui même. " Après ce compliment Busqueros fit une profonde réverence et s'en alla.

" Je crains bien /:dit la Duchesse:/ qu'il ne m'ait entendu. Allez Don Juan parlez lui, et tachéz de le dérouter. "

La duchesse paroissoit fort affectée, je la quittai et je trouvai mon Busqueros dans la rue. " Monsieur ! mon beau fils /:me dit-il:/ vous avez été sur le point de me donner une vollée de coups de batons, et certainement vous auriez eût le plus grand tort. Premièrement vous auriez manqué au respect

¹ Cette copie compte 164 p. Elle est composée de 4 cahiers de 12 f., d'un cahier de 10 f. suivi d'un carton, d'un cahier de 12 f. suivi d'un carton, d'un cahier de 8 f. et d'un dernier de 2 f.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

que vous me devez comme à l'époux de celle qui fut votre belle mère, de plus vous devez savoir que je ne suis plus un faquin subalterne, tel que vous m'avez connu. Je suis un drôle d'une classe plus relevée, dont les talents sont appréciés par la cour et le ministère. Le duc d'Arcos est révenu de son Ambassade. Il est en faveur. Madame Uskariz son ancienne maîtresse est redevenue Veuve, elle est très liée avec ma femme. Nous levons le nez et ne craignons personne. Et vous mon cher beau fils, dites moi un peu ce que vous disoit la Duchesse. Vous paroissiez avoir grand peur que je ne vous aye ententdu [*sic*]. Je vous avertis que nous n'aimons pas trop, la Davila, la Sidonia non plus que son fadasse de Toledé.

Madame Uskariz ne lui pardonne pas de l'avoir quittée. Je ne sais trop ce que vous êtes tous alle faire à Sorrienté, mais dans votre absence on s'est occupé de vous. Vous n'en savez rien vous autres, car vous etes innocents comme l'enfant, qui vient de naître. Le Marquis de Medina qui est bien veritablement de la maison de Sidonia, demande le titre de Duc et pour son fils la main de la jeune Duchesse. La petite n'a pas encore fini onze ans, mais cela ne fait rien. Le Marquis est depuis longtems l'ami du Duc d'Arcos, qui est favori du Cardinal Porto Carero qui est tout puissant à la cour et la chose ira, vous en pouvez assurer la Duchesse. A ça Monsieur mon beau fils n' imaginez pas que je meconnois en vous le petit mendiant du Portail S' Roc, mais vous étiez alors brouillé avec le Saint office, et je [ne] suis pas curieux des affaires qui régardent ce Tribunal. Adieu donc au revoir. ” Busqueros me quitta, et je vis bien qu'il étoit toujours aussi furet et facheux que par le passé, mais qu'il exerçoit ses talents dans des plus hautes sphères.

Le lendemain je dinai avec Toledé et les Duchesses. Je leur fis part de la conversation que j'avois eue la veille. Elle fit sur mon auditoire un effet plus grand, que je ne m'y serois attendu. Toledé qui déjà n'étoit plus très beau, et qui n'avoit plus envie d'être très aimable, se fut volontiers tourné du côté de l'ambition, sans la retraite d'Oropesa sur lequel il comptoit. Il songeoit à un[e] autre voye, le retour du Duc d'Arcos ne lui fit pas plaisir, non plus la faveur dont il jouissoit auprès du Cardinal.

La duchesse de Sidonia parut voir avec effroi, le moment de devenir douariere, et la Duchesse d'Avila n'entendoit point parler de cour et de faveur que son air n'en devint plus hautain que de coutume. Dans ces occasions la, je m'appercevois aisément qu'au sein même de l'amitié l'inégalité des conditions se fait encore sentir.

Quelques jours après comme on avoit diné chez la Duchesse de Sidonia, un ecuyer du Duc de Velasquez nous annonça la visite de son maître. Ce Seigneur étoit alors à la fleur de son âge. Sa figure étoit belle et l'habillement françois qu'il n'avoit jamais voulu quitter, le distinguoit d'une manière avantageuse. La conversation le distinguoit aussi des Espagnols qui souvent n'ont pas de conversation du tout, et c'est pour cela je crois qu'ils ont recours à la guittare et aux cigars. Vélasquez au contraire passoit légèrement d'un sujet à un autre et trouvoit toujours l'occasion de dire aux duchesses quelque chose d'obligeant. Toledé avoit sans doute bien plus d'esprit, mais l'esprit ne se fait voir, que par moments, le jargon au contraire est inépuisable. Celui de Velasquez ne déplut pas trop, et lui même s'apperçut que son auditoire étoit bien disposé. Alors s'adressant à la duchesse de Sidonia avec un grand éclat de rire, il lui dit : “ En verité Madame rien ne sera plus singulier, plus merveilleux !

— Quoi donc ? /:dit la Duchesse:/

— Oui Madame /:dit Velasquez:/ votre beauté, votre jeneusse [*sic*], vous avez cela de commun avec bien des femmes, mais assurément vous serez la plus jeune, et la plus belle des belles mères. ” La Duchesse n'avoit pas fait cette réflexion. Elle avoit vingt huit ans. Les très jeunes femmes, étoient déjà plus jeunes qu'elle. Ceci étoit une nouvelle manière d'être jeune.

“ Oui Madame /:ajouta Velasquez:/ il n'en n'est ni plus ni moins. Le Roi me charge de demander la main de votre fille, pour le jeune Marquis de Medina. Sa Majesté prend interet à ce que cette illustre maison ne soit pas eteinte, et tous les grands lui en doivent de la reconnoissance. Quant à vous Madame, rien ne sera charmant comme de vous voir conduire une fille à l'autel. L'interet sera partagé pour le moins ; à votre place je m'habillerois tout comme ma fille. Une robe de satin blanc brochée de fleurs d'argent. Je vous conseille de faire venir l'étofe de Paris, et je vous donnerais les meilleures adresses. J'ai déjà promis d'habiller le petit bon homme, et cela à la françoise en peruque blonde. Adieu mesdames. Porto-Carero veut /:dit-il:/ m'employer dans les ambassades, je souhaite qu'il m'en

procure toujours d'aussi agréables. ” Ensuite Velasquez regarda les deux dames de manière à faire entendre à chacune qu'elle avoit fait sur lui plus d'impression que son amie. Il fit quelques révérences, autant de pirouettes et sortit. C'étoit la ce qu'en France on appelloit les belles manieres.

Le départ du Duc Velasquez fut suivi d'un assez long silence. Les dames pensoient je crois aux robes de satin brochées d'argent. Mais Toledé tourna ses idées sur les affaires du tems. “ Eh quoi /:s'ecria-t-il:/ Le cardinal veut il n'employer que des Arcos et des Velasquez. C'est à dire les hommes les plus frivoles de l'Espagne. Si c'est ainsi que l'entend le parti françois, il faudra se tourner du coté de l'Autriche. ” En effet Toledé se rendit de suite chez le Comte Harach qui alors étoit ambassadeur de l'Empereur. Les Duchesses allèrent au Prado et je les suivis à cheval.

Bientôt, nous rencontrâmes un bel équipage où se pavanoient mesdames Uscariz et Busqueros. Le Duc d'Arcos les suivoit à cheval. Busqueros qui suivoit le Duc avoit ce jour la même reçu l'ordre de Calatrava et en portoit la croix. Cet aspect me pétrifia. J'avois la croix de Calatrava. Je croyois la devoir à mes services, mais surtout à la loyauté de ma conduite, qui m'avoit donné d'illustres amis, maintenant je voyois la même croix sur la poitrine de l'homme que je méprisois le plus. Je vous le dis j'étois confondu. Je réstai cloüé à la place où j'avois rencontré l'équipage de Madame Uscariz. Lorsqu'elle eut fait le tour du Prado, Busqueros me voyant toujours à la place où il m'avoit laissé, m'aborda amicalement et me dit : “ Vous voyez bien mon cher que tous les chemins menent à Rome. Mais enfin je suis chevalier de Calatrava aussi bien que vous. ”

J'étois indigné. Je lui répondis : “ Monsieur Busqueros, j'en conviens, mais Chevalier ou non. Si je vous rétrouve espionnant les maisons, où je vais, je vous traiterai comme le dernier des hommes. ”

Busqueros prit son air le plus affable et me répondit : “ Mon cher beau fils, ce que vous venez de me dire demande quelques explications. Donnez votre cheval à tenir à votre piqueur et venez avec moi chez le limonadier voisin. ”

Nous y allâmes et nous mîmes à une table. Busqueros fit apporter des rafraichissements et me tint des discours qui n'avoient pas trop de suite. Nous étions seuls, mais bientôt quelques officiers aux gardes valonnes entrèrent prirent une table et demandèrent du chocolat.

Busqueros parlant à demi voix me dit : “ Cher ami, vous avez un peu d'humeur, parce que j'avois l'air de m'être caché chez la duchesse d'Avila, mais j'y ai entendu quelques mots qui m'ont donné beaucoup à penser. ” Ensuite Busqueros se mit à rire aux éclats en regardant les officiers vallons. Puis il reprit en ces termes : “ Mon cher ami la Duchesse disoit, vous veuf de Léonore, époux de Beatrice. ” Ici Busqueros se mit encore à rire aux éclats, toujours en regardant du coté des officiers vallons. Il répéta ce manège plusieurs fois. Les vallons se leverent se retirèrent dans un coin et parurent [tour] à tour s'occuper de nous, alors Busqueros s'éloigna brusquement.

Les Vallons se rapprochèrent de ma table et l'un d'eux m'abordant avec beaucoup de politesse me dit : “ Mes camarades et moi, nous désirerions savoir ce que vous et votre compagnie avez trouvé en nous qui put donner matière à des éclats de rire ? ”

Je lui répondis : “ Seigneur Capitaine votre question est très à sa place. Mon Compagnon a fait des éclats de rire, dont j'ignore absolument le motif. Je puis cependant vous assurer, que le sujet de notre discours n'y avoit aucun rapport et qu'il rouloit sur des affaires de famille, où l'on ne pouvoit rien trouver de plaisant.

— Seigneur Cavalier /:dit l'Officier Vallon:/ Je confesse que la réponse de Votre Seigneurie ne me satisfait pas absolument, cependant elle me fait certainement honneur et je vais la communiquer à mes camarades. ” Les vallons parurent tenir conseil et ensuite disputer avec celui qui avoit porté la parole.

Celui-ci se rapprocha encore de moi et me dit : “ Seigneur Cavalier mes camarades et moi, nous ne sommes point d'accord, sur les suites qui [*sic*] doit avoir l'explication que vous avez bien voulu me donner. Mes camarades pensent que nous devons, nous en contenter. J'ai le malheur de ne pas être de leur avis, et le chagrin que j'en ressens est tel, que pour en prévenir les suites, je leur ai offert toute satisfaction à chacun en particulier. Pour ce qui vous regarde Seigneur Cavalier. J'avoue que je devois m'adresser au Seigneur Busqueros, mais j'ose le dire sa réputation, n'est point telle qu'un duel avec lui puisse faire honneur. D'un autre coté, votre seigneurie s'est trouvée avec le Seigneur Busqueros. Même vous avez regardé de notre coté, tandis que le Seigneur Busqueros rioit. En

consequence il me paroît convenable, que sans faire de ceci une affaire sérieuse, nous allions terminer notre explication avec les seules épées que nous avons au côté. ”

Les camarades du capitaine cherchent d’abord à lui prouver, qu’il ne falloit se battre, ni avec eux ni avec moi, mais ils savoient à qui ils avoient à faire. Ils se desisterent de leurs démonstrances [*sic*] et l’un d’eux s’offrit à être mon secondant.

Nous nous rendimes tous au lieu du combat. Je blessais légèrement le Capitaine et l’instant même je reçus audessous du sein droit un coup que je ne sentis que comme un coup d’épingle. Mais bientôt un fris[s]on mortel me saisit et je tombai sans connaissances.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on vint l’interrompre et il alla vaquer aux affaires de la horde.

Le cabaliste se tournant vers moi me dit : “ Seigneur Cavalier, si je ne me trompe, l’officier qui blessa le Seigneur Aradoro [*sic*] n’étoit autre que votre père ?

— Vous ne vous trompés point /:lui répondis-je:/ La Chronique des duels rédigée par mon père en fait mention, et mon père ajoute que craignant d’avoir une affaire sérieuse avec les officiers qui n’avoient pas été de son avis, il s’étoit battû le jour même avec tous les trois, et les avoit blessé.

— Seigneur Capitaine ! /:dit Rebeca:/ Monsieur votre père, à fait preuve d’une prudence consommée. La crainte d’une affaire sérieuse l’a déterminé à se battre quatre fois en un jour. ”

Cette espèce de plaisanterie, que Rebeca hasardoit sur mon père, ne me plaisoit pas infiniment et j’allois y répondre, mais la société se sépara et ne se reunit plus que le lendemain.

Cinquant et deuxième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je révins à moi. Je vis qu'on me seignoit des deux bras. J'entrevis les deux duchesses et Toledé qui pleuroient. Je m'évanouis de nouveau. Je fus pendant dix semaines dans un état qui ressembloit au sommeil et même un peu à la mort. La crainte d'affaiblir mes yeux fesoit tenir les volets fermés et pendant le pensement on me mettoit un bandeau. Enfin on me permit de voir et de parler. Mon médecin m'apporta deux lettres, l'une étoit de Toledé. Il me marquoit être parti pour Vienne, chargé de commissions dont je pouvois deviner la nature. La seconde lettre étoit de la Duchesse d'Avila mais non pas de son écriture. Elle me marquoit qu'on avoit fait des perquisitions à la rue retrada, et qu'on avoit même osé établir un espionnage chez elle. Enfin elle s'étoit retirée dans ses terres, ou comme on le dit en Espagne dans ses états.

Lorsque j'eus lu mes deux lettres, le médecin fait [*sic*] réfermer mes volets et m'abandonna à mes réflexions. Elles furent très sérieuses jusqu'à alors la vie ne s'étoit présentée à moi, que comme un sentier fleuri appresent les épines se fesoient sentir.

Au bout de quinze jours il me fut permis de faire un tour au Prado. Cependant je ne pus me promener, mais je m'assis sur un banc. J'y fus abordé par l'officier Vallon qui m'avoit servi de secondant. Il me dit, que mon adversaire avoit eu le desespoir dans le cœur, pendant tout le tems que ma vie avoit été en danger, et qu'il me demandoit la permission de m'embrasser. Je l'accordais, mon brave adversaire se jetta à mes genoux, me ser[r]a dans ses bras et suffoqué par ses larmes, il me quitta en me disant : “ Seigneur Aradoro, donnez moi l'occasion de me battre pour vous, ce sera le plus beau jour de ma vie. ”

Un instant après je vis paroître le Seigneur Busqueros qui m'abordant avec son impudence accoutumée me dit : “ Mon cher beau fils vous avez eu une leçon un peu forte, c'étoit proprement à moi de vous la donner, mais peut-etre ne m'en serois-je pas aussi bien acquitté. ”

Je lui répondis : “ Mon cher beau père, je ne me plains point du coup d'épée, que j'ai reçu d'un brave. Je porte moi même l'épée et sans doute ce n'est qu'à la condition de courir des chances pareilles. Mais quant à la part que vous avez eu dans cette affaire, je ne la croirois pas trop payée par une bonne volée de coup de baton.

— Mon cher beau fils /:reprit Busqueros:/ Cette offre de coups de baton, est désobligeante en elle même, et dans ce moment elle est très déplacée, car depuis que nous nous sommes vu, je suis devenu un homme d'importance et une espèce de ministre en sous ordre. C'est une chose dont je dois vous informer, avec quelques détails.

Son Eminence le Cardinal Porto-Caréro, m'ayant vu plusieurs fois à la suite du Duc d'Arcos avoit la bonté de me sourire avec une affabilité assez particulière. Ceci m'enhardit à lui faire ma cour, le jour de son audience. Alors son Eminence s'avança vers moi, et me dit à demi voix : “ Je sais Seigneur Busqueros, que vous êtes un des hommes les mieux informés, de ce qui se passe en ville. ”

A quoi je répondis avec assez de présence d'esprit : “ Eminence ! Les Venitiens qui passent pour gouverner assez bien leur pays, mettent cette connaissance au nombre de celles qui constituent l'homme d'état.

— C'est bien dit. ” /:reprit le Cardinal:/ puis il parla encore à quelques personnes et se retira.

Un quart d'heure après le Majordome m'aborda et me dit : “ Seigneur Don Busqueros Son Eminence me charge de vous inviter à dîner, et veut même je crois, vous entretenir après le dîner. Je vous avertis ce cas là, de ne pas trop prolonger votre conversation, car nous avons un turbot. Il est probable que son Eminence se livrera à son appétit et aura envie de dormir. ” Je remerciais le

Majordome de son conseil amical et je restai à dîner avec un[e] douzaine de personnes.

Le Cardinal mangea du turbot assez copieusement ; après dîner il me fit appeler dans son cabinet. “ Eh bien /:me dit il:/ Seigneur Don Busqueros, avez vous ces jours ci quelque chose d’interessant ? ”

La question du Cardinal m’embarassa beaucoup, car je n’avois reellement rien découvert d’interessant ni ce jour la, ni les jours d’avant. Cependant après y avoir un peu réfléchi. Je repondis “ Eminence ces jours ci j’ai découvert qu’il existoit un enfant du sang d’Autriche. ” Le Cardinal parût étonné... “ Oui Monseigneur /:ajoutai-je:/ Vous vous rapellerez qu’il exista une union secrete entre le Duc d’Avila et l’Infante Beatrice. Il en est résulté une fille appellé Léonore, qui s’est mariée et qui a eû un enfant. Léonore est morte. Elle a été enterée dans le cloître des Ursulines. J’y ai vu son tombeau que depuis on a fait disparoître.

— Ceci /:dit le Cardinal:/ pourra faire beaucoup de tort au d’Avila et au Sorrienté. ” Son Eminence en eût peutêtre dit davantage, mais le turbot ayant haté l’instant du someil, je crus devoir me retirer. Tout cela s’est passé il y a environs trois semaines. Or mon cher beau fils, le tombeau n’est reellement plus, où je l’avois vu. Et j’y ai lu : *Ci-git Léonore Aradoro*. Je n’ai point voulu vous nommer devant son Eminence. Non pas que je veuille vous garder le secret mais j’ai reservé cette révélation pour une autre fois. ”

Le medecin qui m’accompagnait à la promenade s’étoit retiré à quelques pas. Il s’aperçut que je pallissois et que j’étois pret à m’évanouir. Il dit à Busqueros que son devoir l’obligeoit à interrompre la conversation et me ramener chez moi.

Je rentrais donc. Le medecin me donna un calmant et fit fermer mes volets. Alors je me livrais à des réflexions, dont quelques unes m’humillerent. “ Voila /:me dis-je en moi même:/ voila ce que c’est de se mesler à plus grand que soi. La duchesse contracte avec moi, un mariage qui n’a rien de reel, et pour une Leonore imaginaire, me voila devenu suspect au gouvernement, et forcé d’ecouter les sots propos d’un homme que je méprise. D’un autre coté je ne puis me justifier qu’en trahissant la Duchesse, dont l’orgueil ne descendra jamais à convenir de rien. ”

Ensuite je songeai à cette petite Beatrice agée de deux ans que j’avois serré dans mes bras à Sorrienté et que je n’osois appeler ma fille. “ Oh mon enfant /:m’ecriais-je:/ quel sera ton sort ? Peut-être le couvent ? mais non. Je suis ton père. Lorsqu’il s’agira de ton sort je saurai rénoncer à toute prudence humaine. Je serais [*sic*] ton protecteur dut-il m’en couter la vie. ” L’idée de mon enfant m’attendrit. Je fus inondé de mes larmes et bientôt après de mon sang, car ma blessure s’étoit r’ouverte. J’appellais les chirurgiens, on me mit un nouvel apareil, puis j’ecrivis à la Duchesse, et lui envoyais la lettre par un de ses gens qu’elle avoit laissé près de moi.

Deux jours après j’allais encore au Prado. J’y vis un grand tumulte. J’appris que le Roi étoit à l’extrémité. J’en conclus que mon affaire seroit oubliée. Elle le fut en effet. Le Roi mourrut le lendemain et j’envoyai un second courrier pour en informer la Duchesse.

Deux jours après le testament du Roi fut lû assez publiquement, et l’on sut que Don Philippe d’Anjou étoit appellé au Trône. Le secret avoit été bien gardé, et la surprise fut grande.

J’envoyais à la Duchesse un troisième courrier. Elle repondit à la fois à tous les trois et me donna rendes-vous à Sorrienté. Je m’y rendis elle y vint deux jours plus tard et me dit : “ Nous l’avons echappé belle. Ce furet de Busqueros etoit sur les voyes, et n’auroit pas manqué de decouvrir notre mariage. J’en serois je crois morte de chagrin. J’ai tort sans doute, mais en dédaignant le mariage j’ai l’air de m’élever au dessus de mon sexe et même du votre. Ce malheureux orgueil s’est emparé de mon ame, et dut-il la dévorée, je n’y succomberai point.

— Et votre fille /:lui dis-je:/ quel sera son sort ? le mien sera-t-il de ne la point voir ?

— Vous la verrez /:dit la Duchesse:/ mais qu’il n’en soit pas question pour le moment. Je souffre plus que vous en la soustraisant [*sic*] à tous les régards. ” Elle souffroit sans doute, moi je souffrois et j’étois humilié. Il étoit entré de l’orgueil dans mon amour pour la Duchesse et j’étois puni par où j’avois peché.

Sorrienté avoit été choisi pour etre le rendez vous du parti Autrichien. J’y vis arriver successivement le Duc d’Oropesa, le Duc de l’Infantado, le Comte de Melgar et plusieurs autres personnages marquants. Puis d’autres qui loin d’etre illustres etoient au contraire équivoques. Entre

ceux-ci je remarquai un certain Uzeda, qui se donnoit pour Astrologue et paroissoit rechercher mon amitié.

Enfin arriva un nommé Berleps, Autrichien en grande faveur chez la Reine douarière, et chargé de pouvoirs depuis le départ du Comte de Harach. Quelques jours se passerent en conférences. Ensuite on eut une séance en forme autour d'une table couverte d'un drap verd. La Duchesse y fut admise, et je vis assez que l'ambition s'étoit emparée de son âme. C'est à dire le desir d'être meslée aux affaires de l'état.

Le Duc d'Oropesa s'adressant à Monsieur de Berleps lui dit : “ Monsieur, vous voyez ici rassemblées les personnes avec qui les derniers Ambassadeurs d'Autriche, se sont ouvert sur les interets de l'Espagne. Nous ne sommes ni françois ni Autrichiens. Nous sommes Espagnols. Si le Roi de France accepte le testament, son petit fils sera certainement notre Roi. Nous ne savons ce qu'ameneront les circonstances, mais personne d'entre nous ne commencera la guerre civile. ”

Berleps assura que toute l'Europe alloit s'armer, et qu'elle ne souffriroit jamais que la maison de Bourbon reunite de si grands états. Ensuite il demanda que les Seigneurs du parti Autrichien, envoyassent à Vienne un homme acredité.

Le Duc d'Oropesa tourna les yeux sur moi et je crus qu'il alloit me proposer, mais y ayant reflechi, il repondit que le moment d'une pareille demarche n'étoit point encore arrivé.

Berleps dit qu'il laisseroit quelqu'un dans le pays. Il lui étoit aisé de voir que les Seigneurs présents à cette session n'attendoient que le moment de se déclarer.

Après la session j'allai joindre la Duchesse dans les jardins, et je lui rendis compte de la manière dont le duc d'Oropesa m'avoit regardé lorsqu'il s'étoit agi d'envoyer quelqu'un en Autriche. “ Seigneur Don Juan /:me repondit la Duchesse:/ J'avoue qu'il a déjà été question de vous pour cet objet, et que je vous ai moi même proposé. Vous avez envie de m'en faire des reproches et je les mérite. Mais voici ma position à votre égard. Je n'étois point née pour l'amour. Le votre cependant m'a touchée. Avant de renoncer tout à fait aux plaisirs de l'Amour j'ai voulu les connoître, et ils n'ont point changé mon caractère. Les droits que je vous ai donné sur mon cœur et ma personne quelques foibles qu'ils soyent ne peuvent plus subsister et j'en ai anéanti la trâce. Mon intention est de passer quelques années dans le monde, et si je le puis d'influer sur le sort de l'Espagne. Ensuite je veux fonder un chapitre de demoiselles nobles et j'en serai la première abesse.

Quant à vous Seigneur Don Juan, allez rejoindre le prier de Toledé qui a déjà quitté Vienne pour se rendre à Malte. Comme le parti que vous prenez, peut vous exposer. J'achete vos biens et j'en hypothèque la valeur sur les terres que j'ai en Portugal dans le Royaume des Algarves.

Cette précaution Seigneur Don Juan n'est pas la seule que vous ayez à prendre. Il est en Espagne des lieux ignorés du gouvernement où l'on peut passer sa vie entière, à l'abri de toute poursuite. Je vous adresserai à quelqu'un qui vous les fera connoître.

Seigneur Don Juan, vous me paraissez surpris. Je vous ai quelque fois temoigné plus de tendresse, mais les recherches de Busqueros m'ont alarmée et ma resolution est inbranlable. ”

Après avoir ainsi parlé à la Duchesse [*sic*] m'abandonna à mes reflexions qui ne furent pas favorables aux grands. “ Maudis soyent ils /:m'ecriai-je:/ les dieux de la terre, qui comptent le reste des hommes pour rien. Je suis le jouet d'une dame qui essaye sur moi, si son cœur est fait pour l'amour, et puis qui fait de moi un proscript, me trouvant trop heureux de me sacrifier pour sa cause et celle de ses amis. Je n'en ferai rien. Grâce à mon obscurité je puis vivre tranquille. ”

J'avois dit ces dernières parolles assez haut. Une voix me répondit : “ Non Seigneur Aradoro vous ne vivrez point tranquille. ” Je me réournai et je vis au milieu des arbres le même Astrologue Uzeda, dont j'ai déjà parlé. Il me dit : “ Seigneur Don Juan j'ai entendu une partie de votre monologue, et je puis vous assurer qu'en un temps de troubles, c'est une chimère que de vouloir chercher la tranquillité. Vous avez de[s] protecteurs ne les perdez point. Allez à Madrid effectuer la vente que la Duchesse vous a proposé, et puis vous viendrez dans mon Chateau.

— Je ne veux plus entendre parler de la Duchesse /:lui répondis-je aussitot:/

— Eh bien /:dit l'Astrologue:/ nous parlerons de sa famille qui est dans mon chateau. ”

Le desir de voir ma fille appaisa ma colère, et reellement il ne me convenoit point d'abandonner

mes protecteurs. Je partis pour Madrid, ou j'annonçai que j'allois en Amérique. Je remis mes maisons et tout ce que j'avois à l'homme d'affaires de la Duchesse, puis je me remis en chemin avec un valet que m'avoit donné Uzeda. Celui-ci après bien des détours me conduisit à son château que vous connoissez et ou vous avez vu son fils.

Uzeda me reçut à la grille et me dit : “ Seigneur Don Juan, ici je ne suis plus Don felix Uzeda. Je suis Mamon Ben Gerschon Juif de nation et de religion. ” Puis il me mena dans son observatoire, dans son observatoire [*sic*], dans son laboratoire et dans tous les coins de sa mystérieuse habitation.

“ Votre art /:lui dis-je:/ a-t-il quelque réalité ? car on m'a dit que vous étiez Astrologue et même magicien.

— En voulez vous voir un essai /:dit Mamon:/ regardez dans cette glace de Venise et je vais fermer les volets. ”

D'abord je ne vis rien du tout. Ensuite le fond de la glace parut un peu éclairé. Je vis la Duchesse Beatrice, tenant un enfant dans ses bras.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on l'appella pour les intérêts de la horde, et nous ne le revîmes plus de la journée.

Cinquant et troisième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir nous lui demandâmes la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes.

Suite de l'histoire du chef Boëmien.

Je vous ai dit que j'avois les yeux fixés sur un glace de Venise, et que j'y voyois la Duchesse tenant un enfant dans ses bras. Ensuite cette vision disparût et Mamon ayant ouvert les volets, je lui dis : “ Seigneur Magicien, je crois que vous n'avez pas eû besoin du Démon pour me fasciner les yeux. Je connois la Duchesse, elle ma une fois trompé d'une façon plus extraordinaire, enfin si j'ai vu son image dans cette glace je ne doute pas que sa personne ne soit dans ce chateau.

— Vous ne vous trompez pas /:dit Mamon:/ et nous allons prendre du chocolat chez elle. ”

Il ouvrit une porte. Je tombai aux pieds de mon épouse, qui ne put me cacher son émotion. Enfin elle se remit et me dit : “ Don Juan. Tout ce que je vous ai dit à Sorrienté, j'ai du vous le dire parce que c'étoit la vérité, et parce que mes résolutions sont immuables. Cependant lorsque vous etes parti je me suis reproché ma dureté. L'instinct de mon sexe répugne à tout ce qui est disgracieux. C'est lui peut etre qui m'a inspiré de vous attendre ici, et d'y prendre une dernière fois congé de vous.

— Madame /:dis-je à la Duchesse:/ vous avez été le reve de ma vie, et vous y tiendrez lieu de toutes les réalités. Que dans votre destinée il ne soit plus question de Don Juan. J'y consens mais dans ma vision, j'ai [vu] un enfant près de vous.

— Vous l'allez revoir /:dit la Duchesse:/ et tous les deux nous le remettrons aux mains qui doivent l'élever. ”

Que vous dirai-je, il me parut alors et il me paroît encore que la Duchesse avoit raison. En effet pouvois-je vivre auprès d'elle étant son mari et ne l'étant pas. Si nous avions échappé à l'œil du public eussions-nous échappé aux valets, et par eux tout ne seroit il pas devenu public. Toute l'existence de la Duchesse en eut été changée. Il me sembloit donc qu'elle avoit raison. Je me soumis et j'allai voir ma petite Ondina. C'est ainsi qu'on l'appelloit pour designer qu'elle avoit été ondoyée et non baptisée.

Ensuite on se reunit pour le diner. Mamon dit à la Duchesse : “ Madame je crois qu'il sera convenable d'instruire ce Cavalier de certaines choses qu'il doit savoir, et si vous le jugez à propos, je vais me charger de ce soir [*sic*]. ”

La Duchesse y consentit. Alors Mamon se tournant vers moi me dit : “ Seigneur Don Juan vous foulez ici une terre mystérieuse où chacun a quelque secret a garder. Dans cette chaîne de montagne sont de vastes cavernes, où vivent des Mores qui n'en sont point sorti depuis l'expulsion ; dans cette vallée que vous voyez devant vous vivent de prétendus Boëmiens, dont les uns sont Mahométans d'autres chrétiens. D'autres ne sont rien du tout. Sur ce sommet vous voyez un clocher surmonté d'une croix. C'est un hospice de Dominicains. La sainte inquisition a des motifs de tolerer ce qui se passe ici, et les dominicains de l'hospice y sont pour ne rien voir. La maison où vous êtes est habitée par des Israelites, et tous les sept ans, les juifs de l'Espagne et du Portugal s'y rassemblent pour celebrer l'année Sabathique, qui est apresent la quatre cent trente huitième, depuis le Jubilé que celebra Josué.

Je vous ai dit Seigneur Aradoro que parmi les Bohémiens de la vallée, les uns etoient Mahometans, d'autres chretiens, d'autres rien de tout cela. Ceux-ci étoient réellement payens et descendants des Carthaginois. Sous le règne de Don Philippe secondo, on en a brulé plusieurs centaines. Quelques familles se sont retirées près d'un petit lac formé dit on par l'explosion d'un volcan. Les Dominicains de l'hospice y ont une chapelle.

Voici donc Seigneur Aradoro ce qu'on a imaginé à l'égard de la petite Ondina qui jamais ne doit connoître son origine.

Sa duegne femme toute dévouée à Madame la Duchesse passe pour etre sa mère. On lui a bati une

jolie maison sur le bord du Lac. Les dominicains de l'hospice l'instruiront dans sa religion. Le reste est abandonné aux soins de la providence. Exception faite des visites que les personnes voudront faire au lac Sufrita. ”

La duchesse pendant ce discours répandit quelques larmes et j'avois peine à rétenir les miennes. Le lendemain nous allames au lac où vous nous voyez et nous y établimes la petite Ondina. Le jour suivant la Duchesse retrouva toute la hauteur de son caractère et nos adieux ne furent pas de nature à nous trop attendrir.

Je pris un embarquement à la côte. J'abordais en Sicile, où je m'accomodai d'une Sparouare qui me porta à Malte. Je descendis chez le Prieur de Toledé, qui après m'avoir tendrement embrasse me fit entrer dans une Chambre et m'y enferma à double tour.

Au bout d'une demie heure son Majordome m'apporta d'abondantes provisions de bouche, et sur le soir Toledé vint lui même avec un gros paquet de lettres ou plutôt avec ce qu'en Politique on appelle un ply. Le lendemain j'étois à la voile pour me rendre auprès de l'Archiduc Don Carlos.

Je trouvai Son Altesse Impériale à Vienne. Je lui remis mon ply et aussitôt je fus incarcéré, comme je l'avois été à Malta. Au bout d'une heure l'Archiduc vint me prendre lui même, me conduisit chez l'Empereur et lui dit : “ Sacrée Majesté. J'ai l'honneur de lui présenter le Marquis Castelli Gentilhomme Sarde, et j'ai l'honneur de demander pour lui la clef de Chambellan. ”

L'empereur Leopold donnant à sa levre inférieure, l'expression la plus affable, me demanda en Italien, depuis quand j'avois quitté la Sardaigne ?

Je n'étois pas accoutumé à voir des Empereurs et moins encore l'étois-je à mentir. Je fis une profonde révérence. “ Cela suffit /:dit l'Empereur:/ Je vous attache au service de mon fils. ”

Me voici donc bon gré malgré moi [*sic*] Marquis Castelli et Gentilhomme Sarde.

Le soir j'eus un grand mal de tete, le lendemain la fièvre, et le surlendemain l'éruption de la petite verolle. Je l'avois gagné dans une Auberge de la Carinthie. Elle fut confluyente et des plus dangereuses. J'en guéris pourtant et j'en tirai un grand avantage ; c'est que le Marquis Castelli ne ressembloit plus du tout à Don Juan Aradoro, et que j'avois changé de visage en même tems que de nom. Surement on n'auroit pas reconnu en moi la fausse Elvire qui devoit être Vice-reine du Mexique.

Lorsque je fus entièrement rémis on me chargea des correspondances avec l'Espagne.

Cependant Don Philippe étoit Roi des Espagnes et des Indes, et de plus il régnoit sur le cœur de ses sujets, mais dans ces cas là, je ne sais quel démon se mêle des Princes et de leurs affaires, lorsqu'ils sont sur le bon chemin, ils n'y restent guere. Le Roi Don Philippe et la Reine sa femme devinrent comme les premiers sujets de la Princesse des Ursins. De plus le Cardinal d'Estrées ambassadeur de France fut admis au Conseil ce qui révolta les Espagnols. D'un autre coté le Roi de France Don Louis quatorze, se croyant déjà tout permis mit garnison Française à Mantoue. Des lors l'Archiduc Don Carlos conçut l'espoir de régner.

L'année 1703 commençoit à peine, lorsqu'un soir l'Archiduc me fit appeller. Il fit quelque pas au devant de moi, daigna m'embrasser et même me serrer dans ses bras. Cet accueil m'annoncoit quelque chose d'extraordinaire. “ Castelli /:me dit le Prince:/ avez vous des nouvelles du Prieur de Toledé ? ”

Je répondis que je n'en n'avois point. “ C'étoit un bien brave cavalier /:dit l'Archiduc:/

— Comment /:lui dis-je:/ c'étoit ?

— Oui c'étoit /:reprit l'Archiduc:/ Il est mort à Malte d'une fièvre chaude. Mais vous avez en moi un autre Toledé. Pleurez votre ami et soyez moi fidelle. ”

Je donnai des pleurs à mon ami, et je compris facilement qu'il n'y avoit plus moyen de me decasteliser. Je n'étois plus que ce qu'il plaisoit à l'Archiduc.

L'année suivante nous allames à Londres. Puis l'Archiduc passa à Lisbonne et j'allai joindre l'Armée de Mylord Peterborough que j'avois connu à Naples, ainsi que je crois avoir eù l'honneur de vous le dire. J'étois avec lui lorsque capitulant pour la reddition de Barcelonne. Il fit connoître son caractère par un trait de loyauté qui a été fort célébré. Pendant qu'on capituloit quelques troupes alliées étoient entrées dans la ville et la pilloient. Le Duc de Popoli qui commandoit au nom du Roi Don Philippe, en fit des reproches à Mylord. “ Laissez moi entrer dans la place avec mes Anglois /:dit Peterborough:/ Je remettrai l'ordre et puis je reviendrai capituler. ” Peterborough le fit comme il l'avoit

dit, il ressortit de la place, et lui accorda une capitulation honorable.

Bientôt après l'Archiduc vint aussi à Barcelonne, après avoir soumis presque toute l'Espagne. Je repris ma place auprès de lui toujours sous le nom du Marquis de Castelli.

Un jour que je me promenois sur la place à la suite du Prince, je vis un homme dont la démarche en même tems lente et pressée me rappella celle de Don Busqueros. Je le fis suivre. On me rapporta que cet homme portoit un nez postiche, et se fesoit appeller le Docteur Robusti. Je ne doutai pas un instant que ce ne fut mon faquin, qui s'étoit introduit dans la ville pour nous espionner.

J'en rendis compte à l'Archiduc qui me donna plein pouvoir d'en agir comme je l'entendrois. D'abord je fis mettre mon homme au Corps de garde, ensuite à l'heure de la parade. Je disposai depuis le corps de garde jusqu'au port une double file de grenadiers, armés chacun d'une bonne baguette de coudrier. Ils étoient l'un de l'autre à une distance qui leur laissoit le plein usage du bras droit. Don Busqueros sortant du Corps de garde comprit que ces préparatifs le concernoient et qu'il étoit comme on dit le Roi de la fête. Il prit aussitôt son élan, évitant ainsi la moitié des coups. Sa recete monta cependant à plus de deux cent. Une chaloupe le reçut au port et le conduisit à bord d'une frégate où on le laissa guerir son dos.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration on vint le demander et nous ne le revimes plus de la journée.

Cinquant et quatrième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

J'étois depuis dix ans à la suite de l'Archiduc Don Carlos. Les belles années de ma vie s'écouloient tristement, et véritablement elle s'écouloient de même pour tous les Espagnols. Les troubles paroissent tous les jours sur le point de finir, et ne finissoient point. Les partisans de Don Philippe étoient desespérés, de sa foiblesse pour la Princesse des Ursins. Les partisans de Don Carlos avoient aussi leurs raisons d'être mécontents. Tous les partis avoient fait des fautes. Tous avoient eû des torts. Le sentiment de la lassitude étoit le plus général.

La Duchesse d'Avila après avoir été l'âme du parti Autrichien se fut peut-être tournée du côté de Philippe, mais elle y étoit ofusquée par la Princesse des Ursins. Celle-ci dût pour un tems quitter le théâtre et se retirer à Rome. Elle en revint triomphante. Alors la Duchesse d'Avila, se retira dans les Algarves et proceda à la fondation de son monastère.

La Duchesse de Sidonia perdit successivement son gendre et sa fille. La maison de Sidonia fut définitivement éteinte. Les biens passerent au Medina Celi. La Duchesse se retira en Andalousie.

En 1711 l'Archiduc succeda à son frère Joseph et fut Empereur sous le nom de Charles VI. La Jalousie de l'Europe eût l'Autriche pour objet au lieu de la France. On ne voulut pas que l'Espagne fut sous le même sceptre que la Hongrie.

Les Autrichiens quitterent Barcelone et y laisserent le Marquis Castelli en qui les habitans avoient pris confiance. Je fis mon possible pour leur inspirer des sentiments raisonnables. Je n'y reussis point. Je ne sais quelle rage s'étoit emparé des Catalans, ils se croyoient à eux seuls plus forts que toute l'Europe.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de la Duchesse d'Avila. Elle se signoit déjà Abesse de Val-Santa. Elle me marquoit : " Aussitot que vous le pourrez, rendes vous chez Uzeda, et voyez Ondina. Avant de la voir parlez au Supérieur de l'hospice. "

Le Duc de Popoli général des armées du Roi Don Philippe mit le siège devant Barcelone, sa première operation fut de faire dresser une potence de 25 pieds de haut pour le Marquis Castelli. Je rassemblai les principaux Citoyens de Barcelonne et je leur dis : " Messieurs votre confiance en moi m'honore infiniment, mais je ne suis pas militaire, et par consequent je suis peu propre à me mettre à votre tête. D'un autre côté, si jamais vous etiez réduits à capituler, on vous demandera de me livrer, ce qui sera embarrassant. Il vaut donc mieux que je prenne congé de vous et que nous nous séparions. "

Lorsque les peuples donnent dans l'absurdité, ils aiment y entrainer autant d'individus qu'ils le peuvent, et croient avoir beaucoup gagné en refusant des passeports. On m'en refusa donc, mais mon plan étoit fait à l'avance. Une felouque m'attendoit à la cote. Je m'embarquai à minuit, le surlendemain au soir je débarquais à la Floriana, hameau de pecheurs, en Andalousie.

Je renvoyais mes matelots après les avoir bien payé, et je m'enfoncai dans les montagnes. J'eus d'abord quelque peine à m'orienter, enfin je retrouvai le chateau d'Useda et le Seigneur Useda lui même, qui en dépit d'Astrologie eut beaucoup de peine à me reconnoître. " Seigneur Don Juan /:me dit il:/ ou plustôt Seigneur Castelli. Votre fille se porte très bien et elle est très belle. Quant au reste vous verrez le supérieur de l'hospice. "

Deux jours après je vis arriver un religieux très vénérable qui me dit : " Seigneur Cavalier ! Le très saint office dont je suis membre, croit que dans ces montagnes il doit beaucoup tolerer, et il le fait dans l'espérance de ramener les brebis égarées qui y sont en grand nombre. Leur exemple a eu sur la jeune Ondina un effet funeste, et d'ailleurs elle est d'un caractère singulier. Lorsque nous l'instru[i]sions dans les vérités de la foi, elle nous ecoutoit avec attention, et ne formoit aucun doute, mais ensuite elle usistoit [*sic*] aux prières Musulmanes et même aux cérémonies payennes. Allez

Seigneur Cavalier au Lac de Lafrita, et puisque vous avez des droits sur la jeune personne tachéz de lire au fond de son ame. ”

Je remerciai le vénérable Dominiquain et je pris le chemin du Lac. J’arrivai par ce Cap qui regard[e] le Nord. Je vis une voile qui traversoit avec la rapidité de l’éclair. J’en admirai la construction. Une nacelle étroite et longue comme un patin, étoit armée de balanciers qui l’empechoient de chavirer, un mât fort etayé soutenoit une voile triangulaire et une jeune fille appuyée sur un oviron [*sic*] sembloit voltiger et raser la surface de l’eau.

Cette singulière embarcation aborda près de la plage ou j’étois. La jeune fille en sortit. Elle avoit les bras et les pieds nus, une robe de soye verte lui colloit au corps, ses cheveux étoient bouclés et souvent elle les secouoit comme une crinière. Elle me donna l’idée d’une sauvage. “ Oh Béatrice /:m’ecriai-je:/ Béatrice est-ce bien là notre fille ! ”

Ce l’étoit en effet. Je me rendis à l’habitation. La Duegne d’Ondina étoit morte depuis quelques années. La Duchesse étoit alors venue elle même et avoit confié la petite à une famille des vallées, mais Ondina ne reconnoissoit aucune Autorité. En général elle parloit peu, grimpoit sur les arbres, courroit sur les rochers se précipitoit dans le lac. Cependant elle monroit de l’intelligence et avoit elle même inventé l’élégante embarcation que je viens de decrire. Un seul mot avoit droit de lui en imposer, c’étoit celui de père. Et quand on vouloit la faire obéir, on lui ordonoit au nom de son père. Lors donc que j’arrivais on convint de faire chercher Ondina, et de lui dire que son père étoit arrivé. Elle vint tremblante et se mit à genoux devant moi. Je la pressai contre mon cœur. Je lui fis mille caresses, mais je n’en pus tirer une parole.

Nous fimes un leger repas, ensuite Ondina se mit dans une barque et je m’y placai avec elle ; elle saisit les deux rames et porta au large. J’essayai de lier conversation, alors elle posa les rames, et parût vouloir m’écouter. Nous étions à l’ouest du lac près de certains rochers à piéd.

“ Ma chère Ondina /:lui dis-je:/ Avez vous été asséz attentive aux saintes leçons des pères qui demeurent à l’hospice. Ondina vous etes un etre raisonnable. Vous avez une ame et la religion doit etre votre guide. ” Comme j’allois continuer ce sermon, Ondina se jetta à l’eau et disparut à mes regards.

Je fus fort efrayé. Je réturnai à l’habitation que je remplis de mes cris. On me répondit que ce n’étoit rien du tout, que le long des rochers, étoient sous l’eau certaines voutes ou Arcades, qui communiquoient avec d’autres bassins. Ondina connoissoit ces passages plongeoit, disparoissoit et révenoit au bout de quelques heures.

Ondina revient [*sic*] en effêt, mais je ne fus pas tenté de recommencer mes sermons. Ondina comme je l’ai dit ne manquoit pas d’intelligence, mais elevée dans un désert abandonnée à elle même elle n’avoit saisi aucun des rapports de la société.

Au bout de quelques jour[s] un frère queteur vint me trouver de la part de la Duchesse ou plutôt de l’Abesse Beatrice. Il devoit me conduire chez elle et me donna un habit pareil au sien. Nous suivimes la cote jusqu’à l’embouchure de la Guadiana d’où nous passames dans les Algarves et arrivâmes à Val-Santa. Le Monastère étoit presque achevé. L’Abesse me reçut au parloir avec beaucoup de dignité. Mais elle se livra à sa sensibilité lorsque nous eûmes renvoyés nos accolytes. Les reves de l’ambition s’étoient dissipé, elle avoit quelques régrêts à ceux de l’amour.

Je voulus parler d’Ondina, l’Abesse en soupirant me pria de remèttre cette conversation au lendemain. “ Parlons de vous /:me dit-elle:/ Vos amis ne vous ont point oublié. Votre bien a prospéré entre leurs mains. Il a plus que doublé, mais il s’agit de savoir sous quel nom vous en jouirez, car vous ne pouvez plus garder celui de Castelli. Le Roi ne pardonne point à ceux qui ont trempé dans la révolte des Catalans. ” Nous discutames longtems ce sujet mais sans pouvoir, nous arrêter à une résolution.

Quelques jours après Béatrice me remit avec beaucoup de mystère, une lettre que l’Ambassadeur d’Autriche lui avoit fait parvenir. Elle contenoit une invitation flateuse de me rendre à Vienne. Je confesse que peu de choses dans ma vie m’ont flatté davantage. J’avois servi l’Empereur avec zèle, et le voir reconnoissant étoit pour moi la plus douce des recompenses. Cependant je ne me faisois pas illusions. Je connoissois les cours. On avoit tolleré que je fusse en faveur chez un Archiduc qui faisoit

de vains efforts pour acquérir un trône, mais me laisseroit on posséder les bonnes grâces du premier Monarque de la Chrétienté, je ne pouvois guère l'espérer. Je craignois surtout un Seigneur qui avoit toujours cherché à me nuire. Et ce Seigneur Autrichien n'étoit autre que le Comte Altheim qui depuis a joué un grand rôle.

J'allais néanmoins à Vienne, et j'embrassai les sacrés genoux de Sa Majesté Apostolique, qui m'offrit un établissement dans ses états. L'Empereur daigna même discuter avec moi, s'il me seroit plus avantageux de garder le nom de Castelli, ou de prendre le mien. Sa bonté me touchoit mais un secret pres[s]entiment m'avertissoit que je n'en profiterois pas.

A cette époque plusieurs Seigneurs Espagnols, avoient rénoncé à leur patrie, et s'étoient établi en Autriche. Tels étoient les Comtes de Losrios, Oios, Vasquez, Taruca et quelques autres. Je les connoissois beaucoup et ils m'engageoient à prendre le même parti qu'eux.

C'étoit bien mon intention, mais l'ennemi secret dont je vous ai parlé ne s'étoit point endormi. Il avoit sù tout ce qui s'étoit passé à mon audience et en avoit rendu compte à l'Ambassadeur d'Espagne. Celui-ci crut en me persecutant, s'acquiter d'un office diplomatique. Une négociation importante étoit sur le tapis. L'ambassadeur y mit des épines accompagnant les difficultés qu'il fesoit naître d'observations sur ma personne, et sur le rôle que j'avois joué. Cette voye reussit à merveilles. Bientôt je m'apperçus que ma position étoit changée. Ma présence sembloit embarrasser. Je l'avois prévu, avant de venir à Vienne, et n'y fus pas très sensible. Je demandai une audience de congé. Elle me fut accordée, on ne me parla de rien et je partis pour Londres. Je ne revins en Espagne qu'au boût de l'année révolue.

Je retrouvai l'Abesse pale et menacée de la consommation. Elle me dit : “ Don Juan vous devez me trouver très changée. En effet quelques chose m'avertit que je ne tarderai pas à voir la fin d'une vie, qui pour moi n'a plus de charmes. Bon Dieu quel compte n'aurai-je pas à vous rendre. Ecoutez Don Juan, ma fille est morte payenne, et ma petite fille est Musulmane. Cette idée m'accable. Prenez et lisez... ” En même tems elle me remit une lettre ainsi conçue ; elle étoit d'Uzeda :

Madame et très excellente Abesse !

Etant allé voir les Mores des cavernes. Une femme demanda à m'entretenir. Je la suivis dans son habitation et elle me dit : “ Seigneur Mamon vous qui savez tant de choses, expliquez moi ce qui est arrivé à mon fils. Ayant marché, toute la journée dans les ravins et les fentes des rochers il est arrivé a une belle fontaine, et du bassin de la fontaine, il est sorti une très belle fille, dont mon fils est très amoureux, mais il la croit une fée. Mon fils est parti pour de longs voyages, et m'a prié de faire mon possible pour expliquer ce mystère. ”

Voilà ce que m'a dit la femme More, et j'ai bientôt compris que la fée n'étoit autre qu'Ondina, qui a réellement l'habitude de plonger sous de certaines voutes et de ressortir dans d'autres bassins. Je dis à la femme More ce que je crus de plus propre à la tranquilliser ensuite j'alai au lac. Je questionnai Ondina. Ce fut en vain, vous savez qu'elle n'aime pas à parler. Mais bientôt sa taille a parlé. Je l'ai retirée à Uzedà. Elle y a donné le jour à une fille. Impatiente de retourner au lac, elle s'est enfui du chateau. Elle a recommencée ses violents exercices et a succombée au bout de quelques jours. Enfin s'il faut vous le dire elle n'a point témoigné qu'elle fut attachée à aucune religion. Quant à sa fille comme elle est par son père de [sic] plus pur sang des Mores, elle doit irrevocablement devenir Musulmane. Vouloir la soustraire ce seroit s'exposer aux vengeances du Souterain.

“ Eh bien /:dit l'Abesse:/ vous l'entendez, ma fille morte payenne, et ma petite fille musulmane. Oh mon Dieu ! oh mon Dieu ! ”

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revimes plus de la journée.

Cinquant et cinquième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée, et le Bohémien reprit en ces termes la suite de son histoire.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

L'illustre Abesse de Val Santa n'eut peut-être pas succombé à son chagrin, mais elle s'imposa des penitences austères auxquelles son temperament altéré ne pût résister. Je la voyais s'éteindre et ne pus me résoudre à la quitter. Mon habit monastique me donnoit le droit d'entrer dans le monastère et j'y reçus son dernier soupir.

Le Duc de Sorrienté héritier de l'Abesse s'y trouvoit aussi. Ce Seigneur me parla avec beaucoup de franchise : “ Je sais /:me dit-il:/ les liaisons que vous avez eu avec tout le parti Autrichien auquel j'appartenois moi même, et lorsqu'il s'agira de vous rendre quelque service essentiel, vous me trouverez très empressé à le faire. Pour ce qui est d'avoir avec vous de liaison connue, ce seroit nous exposer tous les deux sans aucun avantage pour l'un ni pour l'autre. ”

Le Duc de Sorrienté avoit raison. J'avois été un des enfants perdus du parti. On ne m'avoit exposé que pour m'abandonner au besoin. Il me restoit une fortune considérable et facile à transporter, car elle étoit entre les mains des Banquiers Moro. Je songeai à me retirer à Rome ou en Angleterre ; mais lorsqu'il s'agissoit de prendre une résolution je ne pouvois me déterminer à rien. L'idée de rentrer dans le monde me répugnoit par dessus toute chose. J'en avois pris une horreur qui certainement [*sic*] étoit une maladie de l'Esprit.

Uzeda voyant mes irresolutions me proposa d'entrer au Service des Scheïks Gomelez. “ Quel est ce Service /:lui demandai-je:/ et n'a-t-il rien d'opposé aux intérêts de ma patrie ?

— Il n'y est opposé en aucune manière /:me répondit Uzeda:/ Les Mores retirés dans ces cavernes préparent une révolution dans le Mahométisme ils ont autant de fanatisme que de politique. Leurs moyens sont immenses. Plusieurs familles d'Espagne ont trouvé leur intérêt à entrer dans leur affiliation. Les inquisiteurs en tirent des sommes considérables, et permettent dans le creux de la terre ce qu'ils ne tolléreroient pas à sa surface. Enfin Seigneur Don Juan essayez de la vie qu'on mène dans nos vallons. ”

Je pris ce dernier parti. Les Bohémiens musulmans et payens me recurent comme un homme destiné à devenir leur chef, et me vouèrent une obéissance entière, mais il étoit réservé aux Bohémiennes de me décider. Deux d'entre elles me [plurent] infiniment. L'une s'appelloit Quitta, l'autre Zitta. Toutes deux étoient charmantes. Le choix me paroissoit impossible. Elles s'aperçurent de mon embarras et m'en tirèrent, en me disant que chez eux on pouvoit avoir autant d'épouses qu'on le vouloit et que le mariage n'y étoit astreint à aucun rite religieux.

Je le confesse à ma honte ce libertinage coupable eut le droit de me séduire. Hélas l'homme n'a qu'un moyen pour rester dans le chemin de la vertu, c'est d'éviter tous les sentiers qu'elle n'éclaire pas en plein. S'il déguise son nom, ses actions ses projets, il ne tardera pas à devoir cacher toute sa vie ; mon union avec la Duchesse n'étoit blâmable qu'en ce qu'elle étoit secrète et tous les mystères de ma vie en ont été des conséquences.

Un charme plus innocent me retint dans ces vallons. C'est celui de la vie qu'on y mène. Ce pavillon du Ciel toujours étendu sur nos têtes, la fraîcheur des grôtes et de[s] forêts. La pureté de l'air et des eaux. Les fleurs qui réellement naissent sous nos pas. La nature enfin parée de tous ses attraits se présenteoit pour réposer mon âme fatiguée du monde et de son vain tumulte.

Mes épouses me donnerent chacune une fille. Alors je devins plus attentif à la voi[x] de ma conscience. J'avois vû les rémords de Béatrice. Ils l'avoient conduite au tombeau. Je résolus que mes filles ne seroient ni Musulmanes ni Payennes. Pour cela il falloit ne les point quitter, et j'entrai au Service de[s] Gomelez. Des grands intérêts me furent confiés, et j'eus à ma disposition des sommes immenses. J'étois riche, je ne demandai rien pour moi, mais avec la permission de mes maîtres, je me

livrai à la bienfaisance, et il m'est arrivé de reparer de grandes infortunes.

Au surplus je continuai sous terre la vie que j'avois mené à sa surface. J'étois encore un agent politique. J'allois souvent à Madrid et je fis plusieurs voyages hors de l'Espagne ; cette carrière active me rendit l'activité que j'avois perdue. Je m'y attachai tous les jours davantage.

Pendant mes filles grandissoient. La dernière fois que j'ai été à Madrid, elle m'y ont accompagnée. Deux gentilshommes ont trouvé le chemin de leur cœur. Les familles de ces messieurs sont affiliées au souterain, et nous ne craignons pas qu'ils divulguent ce que mes filles pouroient leur dire sur nos vallons. Des qu'elles seront établies, j'entrerais moi même dans un saint asyle où j'attendrai la fin d'une vie qui n'a pas été tout à fait exempte d'ereurs, mais non pas tout à fait criminelle. Vous m'en avez demandé l'histoire et je souhaite qu'elle ait pû vous intéresser.

“ Je voudrais bien /:dit Rébeca:/ savoir ce qu'est devenu Busqueros ?

— Je vais vous en instruire /:répondit le Bohémien:/ sa fustigation à Barcelone l'avoit dégouté de l'espionage, mais comme il l'avoit recue sous le nom de Robusti ; elle ne fit aucun tort à celui de Busqueros. Il offrit donc hardiment ses services au Cardinal Alberoni, et fût sous son ministere un brouillon subalterne, comme son patron, étoit un brouillon illustre.

Ensuite un autre aventurier nommé Ripperda gouverna l'Espagne. Busqueros eût quelque éclat sous son ministère. Mais le tems qui met son terme aux plus belles destinées priva Busqueros de l'usage de ses jambes. Atteint d'une sorte de paralysie, il se faisoit porter à la place del Sol et y deployoit encore une sorte d'activité, arretant les passants et faisant son possible pour se mêler de leurs affaires.

La dernière fois que j'ai été à Madrid, je l'ai vu a coté d'une figure des plus baroques, que j'ai reconnue pour être le poète Agudez ; l'âge l'avoit privé de ses yeux. Il s'en consolait en songeant qu'Homère avoit été aveugle. Busqueros l'instruisoit des aventures de la ville. Agudez les mettoit en vers et quelque fois on l'entendoit avec quelque plaisir, bien qu'il n'eût plus que l'ombre de son premier talent.

— Seigneur Aradoro /:lui dis-je:/ qu'est devenue la fille d'Ondina.

— Vous le saurez quelque autre jour /:répondit le Bohémien:/ pour le moment je vous prie de faire les préparatifs de votre départ. ”

Nous nous mimes en route et fimes une longue traite pour arriver dans une vallée creuse et très encaissée. Lorsque les pavillons furent tendus, le Chef Bohémien vint me trouver et me dit : “ Seigneur Alphonse veuillez bien prendre la cape et l'épée et me suivre. ”

Nous fimes quelques cent pas et nous arrivames à une ouverture du rocher où commencoit une sombre gallerie.

“ Seigneur Alphonse /:dit le Chef Bohémien:/ votre valeur m'est connue, et je suis convaincu que vous n'hésitez point à prendre ce chemin pour vous enfoncer dans les entrailles de la terre. J'ai donc l'honneur de prendre congé de vous. ”

En effet je n'hésitai point, et je marchais plusieurs heures sans y voir clair. Seulement je sentois que le terrain alloit en pente et qu'effectivement je m'enfoncois dans les entrailles de la terre ainsi qu'on me l'avoit annoncé.

Enfin j'apperçus une petite lumière et j'arrivais à un tombeau où je vis un vieux dervis en prière. Au bruit que j'avois fait le dervis se retourna et me dit “ Jeune Cavalier nous vous attendions depuis longtems. Réposez vous et rétablissez vos forces. ”

Je m'assis sur un banc de pierre et le dervis me présenta une corbeille où je trouvais des viandes, du pain et du vain [*sic*]. Je bus et je mangeais.

Alors le Dervis poussa une des parois du tombeau, il la fit tourner sur un pivôt, et je vis un escalier en limaçon. “ Descendez ici /:dit le Dervis:/ vous verrez assez ce que vous aurez à faire. ”

Je descendis un milier de marches toujours dans l'obscurité, puis j'arrivais à une caverne éclairée par plusieurs lampes.

J'y vis un banc de pierre, sur lequel étoient rangés des ciseaux d'acier, et des maillets du même métal. Devant le banc étoit un filon d'or de l'épaisseur d'un homme. Le métal étoit d'un jaune foncé et paroissoit très pur. Je compris aisément que ce qu'on demandoit de moi, étoit de detacher du filon autant d'or que je le pourrois.

Je pris le ciseau de la main gauche le maillet de la droite et en peu de tems je devins assez habile mineur, mais les ciseaux s'emousoient et j'étois obligé d'en changer au bout de trois heures j'avois détaché plus d'or que dix hommes n'en eussent pu porter.

Alors je m'aperçus que le souterrain se remplissoit d'eau. Je gagnai l'escalier, mais l'eau s'élevoit encore. Je vis donc qu'il me falloir rémonter. Je retrouvai le Davis [*sic*] qui après m'avoir donné mille benedictions, me montra un escalier tournant qu'il me dit de monter.

Je montai un milier de marches, et je me trouvais à l'entrée d'une rotonde éclairée d'une infinité de lampes, dont l'éclat étoit réfléchi par des minéraux micacés et opalisés. Au fond de la rotonde étoit un trône d'or, où je vis un homme coefé d'un turban blanc, mais que je reconnus pour l'hermite de la vallée. Près de lui étoient mes cousines richement habillées. Quelques Dervis en robes blanche étoient aux deux cotés du trône.

“ Jeune Nazaréen /:me dit le Scheïk:/ vous reconnoissez en moi l'hermite qui vous reçut dans la vallée du Quadalquivir, mais vous devinez assez que je suis le grand Scheïk des Gomélez. Sans doute aussi vous reconnoissez vos épouses. Le prophète a béni leur pieuse tendresse. Toutes deux portent des fruits de leur union et pourront perpetuer la race destinée à rendre le califat à la maison d'Ali.

Jeune Nazaréen vous voyez cet arbre d'or, dont le riche feuillage ombrâge mon trône. Il représente notre généalogie, ces noms attachés aux branches sont ceux des Gomélez, qui sous differents noms, ont occupé les trônes de l'Affrique.

Vous voyez devant moi cet autre arbre herissé d'affreuses épines, les noms qu'on y lit sont ceux des Gomelez restés Chrétiens et qui ont languï dans l'obscurité.

Puisse le saint prophète éclairant votre esprit vous faire passer de l'arbre de mort à l'arbre de la vie sainte et pure. ”

Le Scheïk après avoir ainsi parlé descendit de son trône et vint m'embrasser les cousines en firent autant. Les Dervis furent renvoyés. Nous passames dans une chambre intérieure où l'on avoit servi le soupé. La toute gene fut bannie, ainsi que toute exortation mahométane, et nous restames ensemble jusque très avant dans la nuit.

Cinquant et sixième Journée.

Le matin on m'envoya au filon où j'avois été la veille, et j'en détachai tout autant de métal. Le soir j'allai chez le Scheïk où je trouvais mes épouses. Je le priais de contenter ma curiosité sur bien des choses que je desirois savoir, mais surtout sur sa propre histoire. Le Scheïk me répondit qu'effectivement il m'inportoit d'en être instruit et il commença en ces termes :

Histoire du grand Scheik des Gomélez

Vous voyez en moi le cinquante deuxième successeur de Massoud ben Taher premier Scheïk des Gomelez, qui batit le Cassar et et [*sic*] disparoissoit tous le[s] derniers vendredi de chaque mois, pour ne réparaître que le vendredi suivant. Vos cousines vous en ont dit quelque chose, mais je vais achever leur récit et vous dévoiler nos mystères.

Les Mores étoient déjà depuis quelques années en Espagne, lorsqu'ils songerent à penetrer dans les vallées de l'Alpuharras. Elles étoient alors habitees par un peuple appelé *Turdulos* ou *Turdetanos*, mais ces indig[è]nes s'appelloient eux mêmes *Tharschisch*, et disoient avoir autrefois habité les environs de Cadiz. Ils avoient conservé beaucoup de môts d'une langue ancienne, qu'ils savoient même écrire, et les caracteres en étoient les mêmes qu'on trouve sur les medailles désignées en Espagne sous le nom de *desconoscidas*.

Sous la domination des Romains, et sous les Visigoths, les Turdetans avoient payé de riches tributs, mais ils avoient conservé une indépendence presque entière et même leur ancienne religion. Ils adoroient Dieu sous le nom de *Jahh* et lui offroient des sacrifices, sur une montagne appelée *Gomelez Jahh* ce qui dans leur langue vouloit dire, montagne de Jahh.

Les Conquérants Arabes ennemis des Chrétiens, l'étoient bien plus des peuples idolâtres ou réputés tels. Ils proscrivirent les Turdetans et les condamnerent à perir par le sabre. Massoud ben Taher frère du conquérant Jousouph, étoit alors dans la disgrâce du Calif de Bagdad, et cela ne pouvoit être autrement car il étoit au fond du cœur très attaché à la fois [*sic*] d'Ali, et n'avoit pu cacher ses sentiments.

Massoud ne se croyant pas en sureté à Cordoue, songea à se retirer dans les Alpuharras. Il représenta que la loi de Mahomet prechoit la Conversion des infideles et non pas leur destruction et il se chargea de convertir les Turdétans. Sa proposition fut acceptée ; on lui donna le commendement des Montagnes. La première oppération de Massoud, fut de batir un chateau sur le mont Gomélez, avec une Mosquée. Ce que les Turdetans virent d'abord avec une peine extrême, mais ce n'étoit point par attachement à leur Dieu Jahh. Leur occupation favorite étoit de chercher de l'or dans le torrent de la montagne, et dans les déblais d'anciennes fouilles. Ils craignirent d'être troublés dans ces travaux qui jusque là, les avoient aidé à payer les tributs qu'on leur imposoit.

Les mines à ce qu'ils disoient avoient été exexploitées [*sic*] par les *hadtanahh* et surement sous ce nom ils entendoient les Cartaginois. Les Turdetans avoient eu des pretres d'une famille *Stadranahh*, qui s'étoit éteinte depuis peu. Ces pretres en certains tems de l'année entroient dans les cavernes de la montagne, et seuls ils avoient le droit d'y entrer. Les autres Turdetans rétenus par des craintes religieuses n'eussent pas même osé le tenter.

L'adoration de Jahh avoit fini en même tems que la famille des pretres s'étoit éteinte. Les Turdetans n'avoient proprement point de religion, et Massoud n'eut pas de peine à les rendre Musulmans. Ils commençerent même à dire assez de mal de leurs anciens pretres, donnant à entendre qu'ils n'alloient point dans les Cavernes pour adorer Jahh, mais pour y chercher de l'or. Massoud comprit que les mines pouvoient être exploitées avec avantage, mais qu'en le faisant il donnerait à ses ennemis le signal de la persécution et que le Cassar-Gomélez ne tarderoit pas à changer de maître. Il fit donc son possible pour qu'on ne parla pas du tout d'or ni de mines.

Bien des années se passerent ainsi, et le Calif Mervan régnoit à Bagdad lorsque Massoud trouva

dans une cave du Chateau une pierre chargée d'anciens caractères. Il la leva et trouva un escalier tournant qui conduisoit dans l'intérieur de la montagne. Massoud se fit donner un flambeau, et descendit seul. Il trouva des chambres, des salles des Coridors, et se hâta de remonter dans la crainte de s'égarer. Une seconde fois il visita le souterrain, et vit sous ses pieds des fragments d'un métal poli et brillant. Il les ramassa, les emporta chez lui, et trouva qu'ils étoient d'or pur. Il tenta un troisième voyage conduit par la poussière d'or, il arriva au filon où vous avez été et fut ébloui de sa richesse. Il remonta aussitôt et prit toutes les précautions qu'il put imaginer pour que sa découverte reste ignorée. Il fit construire une chapelle à l'entrée du souterrain, et feignit d'y être en retraite, mais il étoit à son filon d'or, et en détachoit le plus de morceaux qu'il pouvoit. Le travail alloit lentement, car non seulement on n'osoit y avoir d'aides, mais il falloit se procurer en secret les instruments d'acier propres à détacher le métal.

Massoud vit bien alors que la richesse, n'étoit point la représentation du pouvoir, car il avoit devant lui plus d'or que tous les Rois de la terre, mais il avoit une peine extrême à l'arracher de la mine ensuite il ne savoit qu'en faire et devoit le cacher.

Massoud étoit Musulman zélé et Alide fanatique. Il crut que le prophète lui avoit découvert et donné cet or pour rendre le Califat à sa famille, c'est-à-dire à la maison d'Ali et par elle convertir le monde à l'islamisme. Cette idée s'empara de son esprit, il s'y livra d'autant plus, que la maison des Ommiades chanceloit dans Bagdad et qu'on avoit réellement quelque espoir de rétablir les Alides.

En effet les ommiades succomberent sous le sabre des Abussides mais ce fut sans aucun avantage pour la maison d'Ali, et même un Ommiade vint en Espagne et fut calif de Cordoue.

Massoud voyant ses ennemis si près de lui fut plus que jamais forcé de se cacher. Il renonça même à l'exécution de ses plans ; mais il leur donna une forme, qui pouvoit pour ainsi dire les leguer à l'avenir. Il fit choix de six chefs de famille ou plutôt de tribu il les lia par des serments sacrés et après leur avoir révélé le secret du filon d'or, il leur dit : “ Depuis dix ans je suis en possession de ce trésor et je n'ai pu en faire aucun usage. Si j'eusse été plus jeune, je pouvois rassembler des guerriers et régner par l'or et par le sabre, mais j'ai trop tard découvert le filon. J'étois connu pour sectateur d'Ali, et j'aurais succombé avant d'avoir une partie [*sic*]. J'espère en notre Prophète que quelque jour il rendra le Califat à sa famille et qu'alors le monde deviendra Musulman. Les tems ne sont pas venus, il faut les préparer. J'ai des intelligences en Affrique, et secrètement j'y soutiens des Alides. Il faut aussi fonder en Espagne la puissance de notre tribut. Surtout il faut cacher nos moyens. Il n'est pas bien que nous portions tous un même nom. Vous mon cousin Zegri allez vous établir à Grénade avec tous les vôtres. Les miens résteront dans les montagnes et garderont le nom de Gomèlez. D'autres s'établiront en Affrique où ils épouseront des filles Fathemites. Les jeunes gens doivent surtout fixer notre attention. Il faut les connoître à fond, les éprouver. Lorsqu'il s'en trouvera un doué de grands talents et d'un grand caractère, il tentera de détrôner les Abbasides aussi bien que les ommiades, et rendra le Califat à la maison d'Ali. Mon avis est que le futur conquérant doit prendre le titre de Mahaddi ou douzième Iman et qu'il doit s'appliquer à lui même la fameuse prophétie de Mahomet : *le Soleil doit se lever au couchant.* ”

Tel étoit le plan de Massoud, il le consigna dans un livre, ne fit plus rien sans consulter les six Chefs de tribut. Enfin il résigna en faveur de l'un d'entre eux, la place de grand Scheik avec le chateau de Cassar Gomèlez.

Huit Scheik se succederent. Les Gomelez et les Zegris acquirent les plus belles terres de l'Espagne. Quelques uns passerent en Affrique. Ils y parvinrent à de grandes places et formerent de grandes alliances.

Le second siècle de l'hegire étoit prêt de finir, lorsqu'un Zegri osa se proclamer Mahaddi et Chef de la loi. Il établit sa résidence à Kaïzowan à une journée de Tunis ; il soumit toute l'Affrique, et fut la tige des Califs Fathemites. Le Scheik du Cassar Gomèlez lui fit passer beaucoup d'or, mais d'ailleurs il étoit plus que jamais forcé de s'envelopper dans l'ombre du mystère, car les Chrétiens, prenoient le dessus et il étoit à craindre que le cassar ne tomba en leur pouvoir.

Bientôt le Scheik eût un autre embarras. Ce fut l'élévation subite des Abencerages maison ennemie de la nôtre et ils avoient aussi un caractère tout à fait différent. Les Zegris et les Gomèlez étoient

farouches, renfermés en eux mêmes zelés pour la religion. Les Abencerages étoient affables, polis, galants avec les femmes, amis des Chrétiens. Ils avoient jusqu'à un certain point pénétré nos mystères, et nous environoient de leurs pièges.

Les successeurs du Mahaddi conquièrent l'Égypte. Ils furent reconnus en Syrie aussi bien qu'en Perse. La puissance des Abbassides croula tout à fait. Des Princes Turcomans s'emparèrent de Bagdad. Cependant la confession d'Ali ne fesoit pas de progrès réels. Le sunnisme conservoit la supériorité.

En Espagne les Abencerages, continuèrent à corrompre les mœurs. Leurs femmes se monstroient sans voile et les hommes s'ouvroient à leurs pieds. Les Scheïk du Cassar ne sortoient plus de leur château et ne touchoient plus à leur or. Ceci dura longtemps enfin les Zegriss et les Gomélez, voulant sauver la religion et le royaume, conspirèrent contre les Abencerages, et les massacrèrent dans la cour des lions, au milieu du palais appelé Al-hambra.

Cet événement funeste priva Grenade d'une partie de ses défenseurs et précipita sa chute. Les vallées de l'Alpuharra se soumièrent comme le reste. Le Scheïk de Cassar Gomélez détruisit son château et se retira dans l'intérieur des souterrains, dans les mêmes sales où vous avez vu les frères Zoto. Six familles se renfermèrent avec lui dans les entrailles de la terre. D'autres s'établirent dans des Cavernes adjacentes, dont les issues donent sur d'autres vallées.

Beaucoup de Zegriss et de Gomélez embrassèrent le Christianisme ou feignirent de se convertir. De ce nombre furent les Moros, qui déjà fesoient la banque à Grenade et furent ensuite Banquiers de la cour. Ils ne risquoient pas de manquer de fonds ayant à leur disposition tous ceux du souterrain. Les intelligences avec l'Afrique continuèrent sur le même pied, particulièrement avec le royaume de Tunis.

Tout alla assez bien jusques vers le règne de Charles Empereur et Roi d'Espagne. La loi Musulmane qui n'avoit plus en Asie le même lustre qu'au tems des Califs, gaignoit du côté de l'Europe par les conquêtes des Othomans.

A cette époque la discorde qui brouille tout sur la terre mit aussi le désordre sous terre. C'est à dire dans nos souterrains. L'animosité y fut d'autant plus grande que l'espace étoit plus resserré. Séphi et Billah se disputèrent la place de Scheïk, qui véritablement n'étoit pas à mépriser, puisqu'elle donnoit le droit de disposer de l'inépuisable filon. Séphi convaincu de sa foiblesse voulût se tourner du côté des Chrétiens. Billah lui plongea son poignard dans le sein. Après quoi il songea à la sûreté publique. Le secret des souterrains fut écrit sur un parchemin, qui fut ensuite coupé en six bandes, perpendiculairement à l'écriture, qu'on ne put lire qu'autant que les six bandes étoient mises l'une à côté de l'autre. Chaque bande fut confiée à l'un de[s] six chefs de famille, et sous peine de mort il lui étoit défendu de la communiquer à un autre. Ils la portoient autour de leur bras droit. Billah avoit droit de vie et de mort sur tous les individus qui habitoient le souterrain et les environs. Le poignard qu'il avoit plongé dans le cœur de Séphi étoit la marque de son autorité et fut également l'attribut de ses successeurs.

Billah ayant ainsi établi dans les Cavernes un gouvernement très rigoureux, donna une grande activité aux affaires de l'Afrique. Les Gomélez y parvinrent à plusieurs trônes. Ils furent Rois à Tarudant et Temzena, mais les Affricains sont légers, livrés à leurs passions et les succès dans cette partie du monde, n'ont jamais les résultats qu'on en pourroit attendre.

Vers ce tems les Mores restés en Espagne commencèrent à être persécutés. Billah profita habilement de cette circonstance. Il établit un système de protection mutuelle entre le souterrain et les gens en place. Ceux-ci croyoient seulement protéger quelques familles Mores, qui vouloient rester tranquilles, et réellement ils servoient les desseins du Scheïk, qui leur ouvroit sa bourse.

Je vois aussi dans nos annales que Billah institua ou rétablit les épreuves qu'on fesoit subir aux jeunes gens pour connoître leur caractère mais dans la suite elles ont été négligées.

Quatre Scheïks succéderent à Billah. Puis vint l'expulsion des Mores. Le Scheïk des cavernes s'appelloit Khader. C'étoit un homme très sage qui prit les meilleures mesures pour la sûreté commune. Les Banquiers Moro formèrent une association de gens en crédit qui se piquoient d'indulgence envers les Mores et sous ce prétexte leur rendoient mille services dont ils étoient bien

payés.

Les Mores réfluant en Affrique y porterent l'esprit de vengeance qui les animoit. On eût dit que toute cette partie du monde alloit se soulever pour envahir l'Espagne. Mais bientôt les états Affricains se déchirèrent entre eux. Le sang fut inutilement répandu dans des guerres intestines. Les Scheïks des cavernes prodiguerent leur or et ce fut sans aucun fruit. Le barbare Muley Ismaël profita d'un siècle de desordres, et fonda un Empire qui subsiste encore. Ici je touche au tems de ma naissance et c'est de moi meme que je vais vous entretenir.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de sa narration, on annonça le souper et la soirée se passa comme la précédente.

Cinquante et Septième Journée

Le matin on m'envoya encore au souterrain où je détachais autant d'or que je le pus. Je m'étais fait à ce travail. J'y passais la journée. Le soir j'allais chez le Scheïk j'y trouvais mes cousines. Je demandais au Scheïk la suite de son histoire et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du Scheïk des Gomélez.

Je vous ai dit messieurs, l'histoire de nos souterrains, autant du moins que nous la savons. Je vais maintenant vous faire ma propre histoire.

Je suis né dans une vaste caverne qui communique avec celle où nous sommes. Le jour n'y entroit qu'obliquement et l'on n'y voyait pas le ciel. Mais nous allions prendre l'air dans les fentes des rochers, où l'on voyait une partie de la voûte céleste, et souvent le soleil lui-même. Nous avions un petit espace tout découvert où nous cultivions des fleurs.

Mon père était un des six chefs des tribus. A ce titre il restait avec sa famille dans le souterrain. Ses cousins et neveux habitaient les vallées et passaient pour Chrétiens. Quelques uns étaient établis dans le faubourg de Grénade appelés Albarazin. Vous savez qu'on n'y voit point de maison, les habitants occupent des creux de rocher sur la pente du mont. Quelques uns de ces singulières demeures communiquaient avec des certaines cavernes, en liaison avec les nôtres. Les plus proches habitants venaient les vendredis faire la prière avec nous. Les plus éloignés ne venaient qu'aux grandes fêtes.

Ma mère me parlait espagnol et mon père me parlait Arabe. J'étudiais les deux langues par principes, mais surtout la seconde. J'appris le Coran par cœur, et je lisois souvent les commentateurs.

J'étais de[s] mon bas âge Musulman zélé et très attaché à la confession d'Ali. On m'avait inspiré une haine violente contre les Chrétiens, tous ces sentiments étaient pour ainsi dire nés avec moi et je les nourrissais dans l'obscurité de nos cavernes.

J'atteignis dix huit ans, et déjà depuis quelques années, les cavernes me semblaient peser sur moi et m'étouffer. Je soupirais après l'espace. Cette sensation pénible prit sur ma santé. Je déperissais, ma mère fut des premières à s'en apercevoir. Elle sonda mon cœur, et je lui découvris mes sentiments, pour autant que je les connaissais moi-même. Je lui dis que je ressentais une certaine oppression, une anxiété de cœur que je ne pouvais exprimer définir ni décrire. Que je desirais respirer un autre air, voir l'horizon, les forêts les montagnes, la mer, les humains, et que si l'on ne m'en donnait pas les moyens, j'en mourrais certainement.

Ma mère répandit quelques larmes, puis elle me dit " Mon cher Massoud, votre maladie est très connue parmi nous, je l'ai eue moi-même, et l'on m'a permis de faire quelques voyages. J'ai été à Grénade et plus loin, mais votre cas est différent on a de grands desseins sur vous, dans peu vous serez lancé dans le monde, et plus que je ne le voudrais. Cependant venez me trouver demain à la pointe du jour, et je tâcherai, de vous faire respirer l'air frais. "

Le lendemain je me rendis au rendez vous que m'avait donné ma mère. " Mon cher Massoud /:me dit-elle:/ vous voulez respirer un air plus libre et plus pur que n'est celui de nos cavernes. Ayez donc la patience de vous traîner sur le ventre sur ce rocher, vous arriverez à un valon très profond et très étroit, mais enfin l'air y est plus libre qu'ici. Dans quelques endroits vous pourrez même gravir les rochers et vous verrez sous vos pieds un immense horizon. Ce chemin creux, n'était dans l'origine que la fente d'un rocher, qui s'est crevassé en tous sens. C'est comme un labyrinthe de routes qui se croisent. Voici donc quelques charbons. Lorsque vous verrez des chemins qui se traversent marquez celui que vous avez fait. C'est le seul moyen de vous y retrouver. Voici un sac avec quelques provisions. Je pense que vous ne rencontrerez personne. Cependant voici un Attagan pour votre défense. Je m'expose beaucoup en vous procurant ce peu de liberté, ainsi ne soyez pas trop longtemps absent. "

Je remerciais ma bonne mère. Je me traînais sur le ventre, et je sortis dans un défilé étroit et creux

qui néanmoins étoit tapissé d'une belle verdure. Ensuite je vis un bassin d'une belle eau, puis des vallons qui se croisoient. Je m'arretais ainsi une partie de la journée. Le bruit d'une Cascade attira mon attention. Je me dirig[e]ais au bruit de sa chute. J'arrivais à un bassin où se précipitoit un ruisseau. Ce site étoit délicieux. J'en fus quelques instans immobile de surprise. Ensuite je me sentis affamé. Je tirai les provisions que j'avois dans mon sac. Je fis les ablutions qu'ordonne ma loi, puis je me mis à manger. Lorsque j'eus terminé mon repas, j'allais encore me laver, puis je songeai à retourner au souterrain et j'en pris le chemin.

Alors j'entendis l'onde murmurer je me retournais et je vis une femme sortir de la fontaine. Elle étoit comme couverte de ses cheveux mouillés cependant elle avoit aussi une robe de soye verte qui colloït au Corps. La nymphe sortit du bassin, se coucha dans un buisson, puis reparut avec une ombre [sic] seche et ses cheveux ratachés par un peigne. Elle monta sur un rocher comme pour jouir de la vue. Ensuite elle reprit le chemin de la fontaine dont elle étoit sortie. Par un mouvement involontaire je voulus la rétenir et lui barai le chemin. D'abord elle en parut effrayé, mais je m'étois pris [sic] à genoux. Cette attitude soumise la rassura. Elle s'approcha de moi, me prit sous le menton, réleva ma tête, me baissa [sic] au front. Puis par un mouvement aussi prompt que l'éclair, elle se précipita dans les bassins et disparut.

Je ne doutai point que ce ne fut une fée ou comme on le dit dans nos contes Arabes une Péri. J'allais cependant au buisson où elle s'étoit cachée. J'y trouvais sa robe etendue comme pour secher, ensuite je rétournais au souterrain. J'embrassais ma mère, mais je ne lui contais pas mon aventure, car j'avois lû dans nos *hykaiet* que les fées aimoient la discretion. Cependant ma mère voyant mon air animé se félicita de m'avoir procuré quelque liberté.

Le lendemain je répris le chemin de la fontaine, et comme je l'avois soigneusement marqué au charbon, je n'eus pas de peine à le retrouver. Lorsque j'y fus arrivé j'appelais la Fée, à haute voix et lui demandais pardon, d'oser faire mes ablutions dans son bassin. Je les fis cependant, après quoi j'étalais encore mes provisions, et par un secrèt prés[s]entiment j'en avois apporté pour deux.

Je n'avois pas encore commencé mon repas que j'entendis l'onde murmurer et la Fée en sortit d'un air riant et me jettant de l'eau au visage. Elle alla au buisson passa sa robe sechée, puis vint s'assoir près de moi. Elle mangea comme une simple mortelle, mais elle ne dit mô. J'imaginai que c'étoit l'humeur des fées et je la laissais faire

Don Juan Aradoro vous ayant dit son histoire, vous devinez sans doute que ma fée n'étoit autre que sa fille Ondina, qui plongeant sous une voute [de] rochers passoit facilement de son lac dans ce bassin.

Ondina étoit innocente ou plustot elle ne connoissoit ni l'innocence, ni ce qui l'auroit pû blesser. Je n'étois guere plus instruit qu'elle l'ignorance nous rendit coupables, et je crus être l'époux d'une fée. Ceci dura un mois. Un jour je fus mandé chez le Scheïk. J'y trouvais rassemblés les six chefs des tribus. Mon père étoit un des six. “ Mon fils /:me dit-il:/ tu vas quitter les Cavernes et voyager dans les heureux pays où l'on professe la loi Musulmane. ”

Ces môts me glacerent d'efroy. Ne plus révoir la fée ou mourir étoit pour moi même chose. “ Oh mon père /:m'ecriai-je:/ permettez moi de ne jamais quitter ces souterrains. ” À peine j'eus prononcé ces mots que tous les poignards étoient levés sur moi. Mon père paraissait le plus empressé à me percer le cœur.

“ Je consens à mourir /:m'ecriais-je:/ mais permettez moi de parler à ma mère. ” Cette grâce me fut accordée, je me jettois dans ses bras et lui contais mon aventure avec la Fée.

Ma mère parut surprise, puis elle me dit “ Mon cher Massaoud je crois qu'il n'y avoit point de Fées. Au fond je n'en sais rien, mais je connois un hebreu très savant à qui je le demanderais. Si celle que tu aimes est une Fée, elle saura bien te rétrouver. Cependant tu sais que la mort est chez nous la peine de la plus legère désobéissance. Nos vieillards ont sur toi de grands desseins. Hâte toi de te soumettre et de [te] rendre digne de leur bienveillance. ” Les parolles de ma mère me firent beaucoup d'impression. J'imaginai en effet que les fées étant toute puissantes, la mienne me rétrouveroit au bout du monde. J'allais chez mon père et jurais d'obeir en tout, ce qu'on m'ordonneroit.

Le lendemain je partis dans la société d'un Tunisi[e]n, appelle Syd-hamet. Il me mena dans sa ville

natale, qui est une des plus agréables du monde.

De Tunis nous allames à Zavan, petite ville où l'on fabrique des Calotes rouges connues dans le commerce sous le nom de Fez. On me dit que près de la ville on voyoit un édifice singulier, il consistoit en une chapelle et une galerie en demi-cercle qui entouroit un bassin. L'eau sortoit en nape de la Chapelle et remplissoit le bassin. Dans les tems anciens, l'eau du bassin entroit dans un aqueduc qui la conduisoit à Carthage. On disoit que la Chapelle étoit consacrée à la divinité de la source. J'eus la foiblesse d'imaginer, que cette divinité étoit ma fée. J'y allais, je l'appellais à grands cris. Elle ne vint point.

On me parla aussi à Zawan d'un palais des Génies, dont les ruines se voyoient à quelques lieues dans le désert. J'y allais. Je vis un édifice circulaire de la plus admirable architecture. J'aperçus un homme qui dés[s]inoit ces ruines. Je lui adressais la parole en Espagnol et demandais, s'il étoit vrai que les Génies eussent bati ce palais ? Cet homme sourrit. Il me dit que ces Ruines étoient celles d'un Théâtre, où les anciens Romains fesoient combattre des bettes féroces. Que ce lieu s'appelle aujourd'hui El-jem et que c'étoit la fameuse Zama. L'explication du voyageur ne m'interessa pas beaucoup. J'aurois voulu voir des Génies et qu'ils me donnassent des nouvelles de ma Fée.

De Zawan nous allames à Kaïrovan ancienne Capitale des Mahadis. C'est encore une ville de cent mille âmes. Les habitans ont un caractère turbulent et porté à la revolte. Nous y passames une année.

De Kaïrovan nous allames à Guadems petit etat indépendant qui fait partie du Beled ul gerid ou pays des dattes. On appelle de ce nom une contrée qui s'étend en latitude entre la Chaine d'Atlas et le désert sablonneux de Zachara. Les dattiers y reussis[s]ent si bien, qu'un seul pourroit toute l'année nourrir un homme sobre, tel qu'ils le sont tous dans ce pays là. Mais on y a d'autres moyens de subsistance. Un grain appelé doura, des moutons à hautes jambes et sans laine dont la chair est exquise. Nous trouvames à Gademes beaucoup de Mores originaires d'Espagne. Il ne y [*sic*] avoit parmi eux ni Zegriz ni Gomélez, mais beaucoup de familles, qui leur étoient très attachées et dans tous les cas, c'étoit un bon pays de refuge.

L'année n'étoit pas encore révolue que je reçus une lettre de mon père. Elle finissoit par ces mots : " Ta mère te fait dire que les fées sont des femmes et qu'elles ont des enfants. " Je compris donc que ma fée étoit une femme et mon imagination se calma un peu.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de son histoire on annonça le soupé, et la soirée se passa comme les précédentes.

Cinquante et huitième Journée.

Je ne manquais point d'aller au filon, où je fis toute la journée le métier de Mineur. Le soir j'allais chez le Scheïk, je lui demandais la suite de son histoire et il la réprit en ces termes.

Suite de l'histoire du Scheïk.

Je vous disois que j'avois reçu une lettre de mon père, où j'avois appris que ma Fée étoit une femme. J'étois alors à Guadems. Sid-hamed me fit partir pour Ferran, pays un peu plus grand que Guadems, mais moins bon et les habitans y sont tout à fait noirs.

De la nous allames à l'oasis d'Ammon où il nous falut attendre des nouvelles d'Egypte. Les hommes que nous avions envoyé révinrent au bout de quinze jours, avec huit Dromadaires ou chameaux de course. Le pas de ces animaux est presque insupportable. Il falut pourtant le supporter huit heures de suite. Puis on s'arreta. On donna à chaque dromadaire une boulete composé de ris, de Gôme et de café. On se reposa quatre heures et l'on répartit encore.

Le troisième jour nous arrivames au *Bahr-bela-mer* ou mer sans eau. C'est une large vallée sablonneuse et couverte de coquilles. On n'y apperçoit ni plantes ni animaux. Nous arrivames le soir sur les bords d'un lac couvert de Natron qui est une espèce de sel. Les dromadaires et leurs conducteurs nous nous [*sic*] y abandonnerent. Je passais la nuit tout seul avec Sid-hamed.

Au point du jour huit hommes très forts parurent, nous mirent chacun sur un brancard, et nous porterent à travers le lac. Ils marchaient à la file et le gué paroissoit étroit. Le Natron se brisoit sous leurs pieds, mais leurs jambes étoient entourées de couroyes qui les empechoient d'être blessés. On nous porta ainsi plus de deux heures. Le lac entroit dans une vallée encaissée entre deux roches de gros blanc. Puis le lac se perdoit sous une arcade formée par la nature, mais achevée par la main des hommes. Ici [les] porteurs firent du feu et nous porterent encore quelques cent pas, jusqu'à une espèce de Mole où des barques étoient amarées.

Mes porteurs m'offrirent ici quelque nourriture, eux mêmes se fortifierent en bouvant [*sic*] et fumant du *hatschisch* qui est une espèce de chanvre. Ensuite ils allumerent une masse résineuse qui répandoit un grand éclat. Ils la placerent à la proue d'un bateau. Nous nous embarquames, et nos porteurs devenus rameurs nous firent naviguer sous terre tout le reste du jour.

Sur le soir nous arrivames à un bassin circulaire où le Canal se partageoit en plusieurs branches. Sid-hamed me dit qu'en cet endroit commençoit le labyrinthe d'Osymandué, si célèbre dans l'antiquité. La partie souterraine de l'edifice est la seule qui subsiste encore. Elle communique avec les caves de Luxor et avec toutes les cavernes de la Thébaïde.

On arreta notre barque à l'entrée d'une grôte habitée. Un des rameurs alla chercher de la nourriture qu'il nous apporta. Ensuite nous nous enveloppames dans nos haïks et nous dormimes dans notre barque.

Le lendemain on recommença de ramer. Notre barque avancoit sous des galeries spacieuses, couvertes en pierre plates d'une dimension prodigieuse. Quelques unes étoient couvertes d'hieroglyphes. Enfin nous arrivames au port, où nous trouvames un corps de garde. L'officier qui le commandoit nous conduisit à son chef et celui-ci se chargea de nous nous [*sic*] presenter au Scheïk Darari.

Le Scheïk me tendit la main d'un air affectueux et me dit : " Sois le bien venu jeune Andalou. Nos frères du Cassar Gomélez nous écrivent de toi toutes sortes de biens. Que Durar te benisse. " Le Scheïk et Sid-hamed paroissoient se connoître depuis longtems.

On servit à soupper, ensuite vinrent des gens étrangement costumés. Ils parlerent au Scheïk une langue que je n'entendois pas. Ils s'exprimoient avec beaucoup de véhémence, me désignant comme s'ils m'eussent accusé de quelque forfait. Je cherchais des yeux mon compagnon de voyage, mais il avoit disparu. Le Scheïk parut très irrité contre moi. On me saisit, on me mit des fers aux pieds et aux

mains et l'on me jetta dans un cachot.

C'étoit un creux de rocher inégalement percé de plusieurs excavations qui communiquoient entre elles. Une lampe me fesoit distinguer l'entrée d'un souterrain où je vis briller deux yeux très effrayants. Ensuite une gueule épouvantable armée de dents monstr[u]euses. Un crocodile fit entrer dans mon cachot la moitié de son corps et menaçoit de m'engloutir. J'étois garoté. Je fis ma prière et j'attendis la mort. Mais le crocodile étoit enchainé, et ce n'étoit qu'une épreuve où l'on vouloit mettre mon courage.

Les Dararites sont des séctaires dont l'origine rémonte à un fanatique nommé Darar qui n'étoit proprement que l'instrument de Hakem ben rillah, troisième Calif Fathemith en Egypte. Ce Prince si connu par son impiété, vouloit rétablir les anciennes superstitions Isiaques. Il se donna pour une incarnation de la divinité. Se livroit aux plus monstrueux désordres, et les permettoit à ses sectateurs. A cette époque les anciens mystères, n'étoient pas tout à fait abolis. On les célébroit dans les caves du Labyrinthe. Le Calif s'y étoit fait innitier. Il succomba dans sa folle entreprise. Ses sectateurs persécutés se retirèrent dans le Labyrinthe. Aujourd'hui leur religion est un Musulmanisme très pur, mais conforme à la secte d'Ali, qui étoit celle des Fathemites. Ils ont pris le nom de Dararites pour éviter celui de Hakem, qui étoit réellement odieux.

Les Dararites n'ont conservé des anciennes initiations, que l'usage des épreuves. J'assistais à quelques unes où j'observais des moyens physiques, qui peut-être eussent embarrassé les savans de l'Europe. Au surplus j'ai tout lieu de croire qu'il est chez les Dararites, des degrés d'initiation, où il n'est plus du tout question de Musulmanisme, mais de choses toute différentes, dont je n'ai aucune idée. J'étois aussi trop jeune pour les acquérir. Je passais un an dans les caves du Labyrinthe. J'allois souvent au Caise [*sic*] et je logeois chez des gens secrètement affiliés.

Nous ne voyagions proprement que pour connaître les ennemis secrets de la foi, Sunite c'est à dire du culte dominant. Nous nous embarquâmes donc pour Mascate, dont l'Imam s'étoit déclaré ennemi des Musulmans. Ce souverain ecclésiastique nous reçut très bien. Nous montra la liste des tribus Arabes qui croyoient en lui. Et prouva qu'il pouvoit chasser les Sunnites de l'Arabie, mais il n'étoit pas non plus pour Ali, et ceci ne nous convenoit pas.

Nous nous embarquâmes pour Balsora et nous entrâmes par Schirar dans l'Empire des Sophi. Là nous trouvâmes à la vérité, le culte d'Ali dominant, mais les Persans étoient addonnés aux plaisirs, aux factions et se soucioient peu des progrès que l'Islamisme pouvoit faire hors de la Perse.

On nous avoit recommandé de voir les Ysydi qui habitent les sommets du Liban. Ce nom de Ysydi est donné à plusieurs sortes de sectaires. Ceux-ci sont plus particulièrement désignés par le nom de Mutualis. Nous prîmes donc à Bagdad la route du désert, et nous arrivâmes à Thadmor que vous appellé[z] Palmyre ; d'où nous écrivîmes au Scheïk des Yésydi. Il nous envoya des chevaux, des chameaux et une bonne escorte.

Nous trouvâmes toute la nation rassemblée dans une vallée proche de Balbek. Là nous eûmes tout lieu d'être satisfaits. Cent mille fanatiques hurloient des malédictions contre Omar et les louanges d'Ali. On célébroit la fête funéraire de Hussein fils d'Ali. Les Yesydi se tailladoient les bras avec des couteaux quelques uns emportés par leur zèle, se couperent des artères et moururent baignés dans leur sang.

Nous restâmes chez les Jesydi beaucoup plus que je ne m'y attendois, et nous reçûmes des nouvelles d'Espagne. Mon père et ma mère étoient morts, et le Scheïk m'adoptoit pour son fils. Je repris le chemin de l'Espagne à peu près quatre ans après en être parti.

J'arrivais heureusement et le Scheïk m'adopta, avec les cérémonies d'usage. Bientôt je fus instruit des choses qui même étoient ignorées de[s] six chefs de tribu. Le projet étoit de faire de moi un Mahaddi. Je devois me faire reconnaître au Liban. Les Dararites de l'Egypte se déclaroient en ma faveur, aussi bien que Kaïrovan qui dans tous les cas devoit être ma résidence. Là j'aurois eû à ma portée les richesses du Cassar et je dévotois le plus grand Monarque de la terre.

Tout cela n'étoit pas très mal imaginé mais d'abord, j'étois trop jeune, et je n'avois aucune idée de la guerre, or pour être chef de parti il faut être guerrier. Il fut donc décidé qu'on m'enverroit servir dans l'Armée [des] Ottomans qui étoient en guerre avec l'Allemagne. J'ai un caractère timide et je fus très

contrarié de ce projet. Mais il falut obeïr. J'allais encore au bassin de la fée. Je l'appellais elle ne parut point.

On me fit donc un equipage guerrier. J'allais à Constantinople, et je m'attachais au Visir. Nous fumes complètement battus par un Général Allemand nommé Eugène. Le Visir repassa le Tuna ou Danube ; puis voulant reprendre l'offensive il tenta de porter un Corps en Transilvanie. Nous marchames le long de [*sic*] Pruth. Des Hongrois passerent sur nos arrières, nous attaquèrent et nous mirent en déroute. Je reçus deux balles dans la poitrine et fus laissé pour mort.

Des Tartares nomades me ramasserent panserent mes blessures et me nourient [*sic*] de lait de jument legerement aigri. Ce rège me sauva la vie, mais je fus plus d'un an si foible, que je ne pouvois me tenir à cheval et lorsque les hordes changeoient de place, on me mettoit dans un chariôt avec quelques vieilles femmes qui avoient soin de moi.

Mon ame n'avoit pas plus de force que mon corps, et je ne pus apprendre un seul môt de tartare. Au bout de deux ans je trouvais un Mollah qui savoit l'Arabe. Je lui dis que j'étois un More Andaloux, et que je desirois retourner dans mon pays. Il parla de moi au Khan, qui me donna de quoi faire le voyage.

Je revins ainsi dans nos cavernes où l'on me croyoit mort. Mon arrivée y causa une grande joye, mais le Scheïk fut très déconcerté de me voir aussi foible et d'une santé chancelante. Ce qui n'étoit nullement propre au personnage de Mahaddi.

Pendant on envoya à Kaïrovan pour y sonder les esprits, car on étoit pressé de commencer. L'homme qu'on avoit envoyé revint au bout de six semaines. On l'entourra pour lui demander des nouvelles. Au milieu de son discours il tomba comme evanoui. On le secourut il reprit ses sens, voulut parler, mais ses propos n'avoient pas de sens. On comprit néamoins que la peste régnoit à Kaïrovan. On voulut s'éloigner. Il n'étoit plus tems. On avoit touché le voyageur, on avoit serré ses effets. Tous les habitans des cavernes furent attaqués à la foix.

C'étoit un samedi. Le vendredi suivant lorsque les habitans de la vallée vinrent faire leur prière, et nous porter de[s] provisions. Il[s] ne trouverent plus que des cadavres, au milieu des quels je me trenois ayant un bubon sous l'esseile gauche, mais d'ailleurs aucun symptome mortel.

Ne craignant plus d'attraper la peste j'enterais les morts. En dépouillant le[s] six chefs de tribu, je trouvais les six bandes de parchemin. Je les mis l'une à coté de l'autre. J'appris ainsi le moyen de trouver le filon et de l'inonder à volonté.

Le Scheïk avant de mourir avoit ouvert les robinets. Je fis écouler l'eau et quelque tems je jousi du spectacle de mes richesses sans oser y toucher. Ma vie avoit été cruellement agitée, je sentois le besoin du repos. Le role de Mahaddi n'avoit aucun attrait pour moi. D'ailleurs je n'avois pas le secret des intelligences en Affrique. Les Musulmans répandus dans la vallée s'étoient déterminés à faire la prière chez eux. J'étois seul dans les cavernes. Je pris mon parti. J'inondais le filon. Je ramassais tous les joyaux trouvés dans les cavernes. Je les lavai soigneusement avec du vinaigre et je partis pour Madrid, me donnant pour un More de Tunis qui avoit des piereries à vendre.

Je n'avois jamais vu de Capitale chretienne. La liberté des femmes me choqua, la petulance des hommes me mit mal à l'aise. Je soupirois après le bonheur de me trouver dans une ville Musulmane. Je voulois me rétirer à Constantinople, y vivre dans une opulente obscurité, et faire de tems à autre des voyages aux Cavernes pour y renouveler mes fonds. Tels étoient mes laches projèts. Je me croyois ignoré et je ne l'étois pas.

Pour avoir l'air d'un marchand je me rendois aux promenades publiques et j'y étalois quelques piereries. Je fixois un prix et n'acceptois aucun rabais. Cette manière d'agir me donna de la vogue. J'obtins un débit avantageux dont je ne me souciois guère, mais où que j'allasse, soit au Prado ou au bon rétire, ou dans tout autre lieu public, j'étois suivi par un homme dont les yeux percans et scrutateurs sembloient vouloir lire dans mon âme. Ses régards prolongés me causoient une angoisse inexprimable.

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de son histoire on annonça le soupé et la soirée se passa comme les précédantes.

Cinquante et neuvième Journée.

J'allais au filon y recommencer mon travail, je détachais une prodigieuse quantité du plus bel or. Le soir j'allais chez le Scheïk. Je le priais de reprendre la suite de son histoire. Ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Scheïk des Gomélez.

Je vous ai dit qu'étant à Madrid où que je tournasse mes pas, un inconnu me suivoit des yeux, et par la continuité de ses regards, me causoit une angoisse inexprimable. Un soir je me déterminais à lui adresser la parole : “ Que me veux tu /:lui dis-je:/ veux tu me devorer par tes regards. Quelle affaire à [sic] tu à moi ?

— Rien du tout /:me répondit l'inconnu:/ Si ce n'est de te poignarder si tu réveles le secret de Gomélez. ” Ce peu de mots m'éclaira sur ma situation. Je vis bien qu'il falloit rénoncer au repos et la sombre inquiétude compagne de tous les trésors l'étoit aussi de ma destinée.

Il étoit tard l'inconnu m'invita de venir chez lui et fit servir un léger souper ensuite il ferma soigneusement la porte, et se prosternant devant moi il me dit : “ Prince des Cavernes recevez mon hommage, mais si vous manquez à votre devoir, je vous poignarderais comme Billah-Gomélez à poignardé Sefi. ” Je priais mon extraordinaire Vassal de se relever de s'asseoir et de me dire qui il étoit. L'inconnu ne se fit point prier et commença en ces termes :

Histoire de la maison d'Useda.

Notre maison est une des plus ancienne qu'il y ait au monde, mais comme nous n'aimons pas à tirer vanité de notre Noblesse, nous nous contentons de rémonter à Abischuah, fils de Phinée, fils d'Eleazar, fils d'Aron qui étoit frère de Moïse et grand prêtre d'Israel.

Abischuah fut père de Buki, qui fut père d'Usi, qui fut père de Saraiah, qui fut père de Meraïokh, qui fut père d'Amariah qui fut père d'Achitub, qui fut père de Sadok, qui fut père d'Achimaaz, qui fut père de Johanoun, qui fut père d'Azariah second.

Azariach fut grand prêtre de ce temple fameux que battit Salomon et nous avons de lui des mémoires qui ont été constitués [sic] par plusieurs de ses descendants. Salomon qui avoit tant fait pour le culte d'Adunaï, deshonnora sa vieillesse en permettant à ses femmes de se livrer publiquement au Culte des idoles. Azariah voulut d'abord tonner contre cette criminelle impiété. Mais il réfléchit sur cet objet. Il comprit que les princes lorsqu'ils deviennent vieux ont des complaisances pour leurs épouses. Il toléra des abus qu'il ne pouvoit proscrire et mourut grand prêtre.

Azariah fut père d'Amariah second qui fut père de Sadok second qui fut père d'Achitub second, qui fut père de Schallum, qui fut père de Chilkiah, qui fut père d'Azariah troisième, qui fut père de Séraïah, qui fut père de Josedek conduit captif à Babylone.

Josedek avoit un frère cadet de qui nous descendons. Il s'appelloit Obadiah. Il n'avoit que quinze ans lorsqu'on le mit au corps des pages, et l'on changea son nom en celui de Sabdiel. Là se trouvoient aussi d'autres jeunes hebreux dont on avoit également changé les noms. Quatre d'entre eux ne voulurent point manger de la cuisine du Roi, parce qu'on y servoit des viandes cuites à l'eau et n'en furent que plus gras. Sabdiel mangea leur portion avec la sienne et n'en fut pas plus maigre.

Nabo polassar étoit un très grand Prince mais un peu porté à l'orgueil. Il avoit vû en Egypte des Colos[s]es de soixante piéd. Il fit faire sa propre statue dans les mêmes dimensions, la fit dorer, et ordonna qu'on se prosterna devant cette image. Les jeunes hébreux qui n'avoient pas voulu manger des viandes impures refusèrent ainsi de se prosterner. Sabdiel se prosterna et dans les mémoires écrits de sa main il recommande à sa posterité de se prosterner devant les Rois, devant leurs statues, devant leurs favoris, devant leurs maîtresses et devant leurs petits chiens.

Obadiah ou Sabdiel, fut père de Salathiel lequel vivoit au tems de Xerxès que vous devriez appeller Schiroes et que les Juifs appellent Ahaschegrès. Ce Roi de Perse avoit un favori appelé Aman homme très orgueilleux. Aman fit publier que tous ceux qui ne se prosterneroient pas devant lui seroient pendus. Salathiel fut des premiers à se prosterner. Ensuite Aman fut pendu. Alors Salathiel se prosterna devant Mardochée.

Salathiel fut père de Malachiel qui fut père de Zaphadie qui vivoit à Jerusalem lorsque Nehemie étoit gouverneur de la ville. Les femmes et les filles Juives n'étoient pas très seduissantes on leur preferoit les femmes de Moab et d'Aschdod. Zaphadie épousa deux Aschdodienes. Nechemie le maudit, lui donna des coups de poingt, lui arracha des poignées de Barbe, et ce saint homme le dit lui même dans son histoire. Mais Zaphadie dans ses mémoires récommande à sa posterité de ne point s'en tenir aux Juives, lorsque d'autres femmes leur plaisent davantage.

Zaphadie fut père de Naasson qui fut père d'Elphad qui fut père de Zorabil, qui fut père d'Elkhona, qui fut père d'Uzabil, lequel vivoit lorsque les juifs commencerent à se révolter sous les Machabées. Uzabil n'aimoit point la guerre. Il prit ce qu'il avoit d'argent, et se retira à Kariath ville d'Espagne habitée alors par des Cartaginois.

Uzabil fut père de Jonathan qui fut père de Khamul qui retourna à Jerusalem, lorsqu'il sut que le pays étoit tranquille, cependant il garda la maison qu'il avoit à Kariath et d'autres biens qu'il y avoit acquis.

Vous vous rapellerez que notre maison s'étoit séparée en deux branches lors de la captivité de Babylone. Josedek auteur de la branche ainée, étoit un très bon et très pieux Israélite et tous ces descendants l'ont été comme lui. Je ne sais trop pourquoi il régnoit entre les deux branches une grande antipathie, si bien que l'ainée se rétira en Egypte où elle servit le Dieu d'Israël, dans le temple batti par Onias. Cette branche a fini dans la personne d'Assuerus si connu sous le nom de Juif errant. Cet infortuné vint à Jérusalem y pecha contre Phtha et fut condamné à ne plus connoître de repos pas même celui du sépulcre. Il erre d'un bout du monde à l'autre sans dormir, sans se coucher, sans s'asseoir. Depuis le dernier jubilé de cinquante ans sa peine a été adoucie et il a été connu en Europe sous le nom du Chevalier de Saint Germain. Nous avons des moyens de l'évoquer et il a rendu de grands services à notre famille.

Khamul fut père d'Eliphar qui fut père d'Eliasub, qui fut père d'Ephraïm. De son tems l'Empereur Calligula eut la fantaisie de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. Le Sanh[é]drin s'étant assemble, Ephraïm qui en fesoit partie fut d'avis qu'on mit dans le temple non seulement la statue de l'Empereur n'y pensa plus [*sic*].

Ephraïm fut père de Nébaïoth de son tems Jérusalem se révolta contre Vespasien. Nébaïoth n'attendit pas les événements et passa en Espagne où comme je vous l'ai dit nous avions du bien.

Nébaïoth fut père de Thola qui fut père de Phuah qui fut père de Jasub, qui fut père de Simron, qui fut père de Réphaïah, qui fut père de Jehamaï, le quel fut astrologue de Gunderic Roi des Vandales.

Jehemaï fut père d'Esebon qui fut père de Usi, qui fut père de Jerimoth, qui fut père de Anathot, qui fut père d'Alameth. De son tems Joseph Ben Taher entra en Espagne, pour conquerir et convertir le pays. Alameth se présenta au général More et s'offrit à embrasser la religion Musulmane.

“ Mon ami /:lui répondit ce général:/ au jour du jugement, tous les juifs seront métamorphosés en anes et porteront les fideles en paradis. Si tu te convertissoit ce seroit une monture de moins. ” Cette réponse étoit impolie. Alameth en fut consolé par le bon acueil que lui fit Massoud frère de Joseph. Il le garda près de sa personne et lui donna diverses commissions pour l’Affrique et l’Egypte.

Alameth fut père de Souphi qui fut père de Gouni, qui fut père de Jezer qui fut père de Schallum, lequel fut premier Scharaf ou changeur à la cour du Mahaddi et il s'établit à Kaïrovan.

Schallum eut deux fils : Machir et Mahab le premier resta à Kaïrovan et le second vint en Espagne où il se mit au service du Cassar Gomélez et conduisoit les intelligences avec l’Egypte et l’Affrique.

Machab fut père de Japhelet, qui fut père de Malkiel, qui fut père de Berez qui fut père de Hod, qui fut père de Schomer qui fut père de Suah qui fut père d'Achi, qui fut père de Beri qui fut père d'Abdon.

Abdon voyant les Mores chassés de presque toute l'Espagne, embrassa le Christianisme deux ans

avant la prise de Grènade. Abdon resta néanmoins au Service de[s] Gomélèz et dans sa vieillesse il abjura le Christianisme pour revenir à la croyance de ses pères.

Abdon fut père de Méribal qui fut père d’Azèl. Alors Sephi fut assassiné par Billah auteur de la dernière législation des Cavernes.

Un jour le Scheïk Billah fit chercher Azèl et lui parla en ces termes : “ Vous savez que j’ai poignardé Séphi et que je possède seul le secret de Gomélez. Le Prophète l’a voulu parce qu’il voulait un jour rendre le Califat à la maison d’Ali. J’ai donc formé une association de quatre familles, celle de Yesyd dans le Liban, les Khalil en Egypte, les Ben Arar à Kaïrovan. Les chefs des quatre familles, s’engagent pour eux et leur posterité, d’envoyer tous les trois ans à tour de rôle dans les cavernes, un homme hardi, et sage, connoissant le monde prudent et même rusé. Son emploi est de voir, si tout dans les cavernes reste dans l’ordre accoutumé. S’il y manque quelque chose il doit poignarder le Scheïk, les six chefs de tribus, en un mot tous ceux qu’il présumera coupables. Pour sa peine il recevra soixante et dix mille arobes d’or pur qui font cent mille cequins.

— Seigneur Scheïk /:dit Azèl:/ vous avez parlé de quatre familles et vous n’en n’avez nommé que trois.

— La votre sera la quatrième /:dit Billah:/ et vous recevrez trente arobes tous les ans, mais il faudra que vous vous chargiez de toute la correspondance et même que vous entriez dans le gouvernement de la Caverne, si vous manquiez en quelques choses, les trois familles sont tenues de vous poignarder. ”

Azèl hésita, mais l’amour de l’or l’eut bientôt décidé. Il s’engagea pour lui même et pour sa posterité. Azèl fut père de Kélath, qui fut père de Merari qui fut père de Gerschon et toujours les trois familles ont envoyé prendre les soixante et dix arobes.

Gerschon a été père de Mamon. C’est à dire de moi même, qui ai toujours bien servi les Princes de la caverne. Meme depuis la peste, l’année passée j’ai payé aux Ben-Arar leur soixante et dix arobes, que j’ai avancé de mes propres fonds. Maintenant je viens vous rendre hōmmage.

“ Ah ! Seigneur Mamon /:lui dis-je:/ épargnez moi. J’ai deux balles dans la poitrine et nulle disposition à etre Scheïk ni Mahaddi.

— Pour ce qui est d’etre Mahaddi /:dit Mamon:/ cela n’est pas absolument necessaire, mais pour etre Scheik il faut vous y resoudre, ou bien etre assassiné dans trois semaines par les Khalils. Vous et peut-etre votre fille.

— Quoi j’ai une fille ?

— Sans doute /:dit Mamon:/ vous l’avez eû de la fée. ”

Comme le Scheïk en étoit à cet endroit de sa narration on annonça le souper et la soirée se passa comme les précédentes.

Soixantième Journée.

J'allais encore au filon, où je passai la journée. Le soir je me rendis près du Scheïk je lui demandai la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

Suite de l'histoire du Scheïk de Gomelez

Mamon et moi nous recomencames toute la machine politique du Cassar Gomélèz. Les intelligences en Affrique, les protections en Espagne. Six familles Mores furent établies dans les cavernes.

Mais le[s] Gomélèz d'Affrique ne prosperoient point. Les enfants males mourroient ou devenoient des imbecilles. Moi même douze femmes que j'ai eues ne m'ont donné que deux garçons qui sont morts.

Mamon me proposa de choisir parmi les Gomélèz Chretiens, ou meme parmi ceux qui seroient nés d'une Gomélèz, et qui pourroient embrasser le Mahometisme.

A ce titre Velasquez avoit des droits à notre adoption. Je lui ai destinée ma fille qui est cette même Rebeca que vous avez vue au camp des Bohëmiens. Elle a été elevée par Mamon et s'y est instruite dans bien des sciences, ainsi que dans le jargon de la Caballe.

Mamon est mort. Son fils a succedé au chateau d'Usedá. C'est avec lui que nous avons arrangé toutes les circonstances de notre [sic] arrivée. Nous esperions vous rendre Musulman. Au moins esperions nous vous rendre père, et à cet égard notre espérance n'a point été trompée. Les enfants que vos cousines portent dans leur sein seront à tous égard du plus pur sang de Gomélèz.

Vous deviez arriver. Don Henri de Sa gouverneur de Cadiz est un de nos afiliés. Il vous a recommandé Lopez et Moschito qui vous ont abandonné à l'abrevoir dos Alcornouès.

Vous avez bravement continué votre chemin jusqu'à la Venta quémada. La vous avez trouvé vos épouses. Mais au moyen d'un breuvage narcotique. Le lendemain vous vous êtes trouvé couché sous le gibet des freres Zoto.

De la vous êtes venu à mon hermitage ou vous avez trouvé le terrible démoniaque Pachéco, lequel n'est proprement qu'un saltimbanque Basque, qui s'est crevé un œil en faisant le saut perilleux. J'ai cru que sa terrible histoire vous feroit quelque impression, et que vous trahiriés le secret juré à vos cousines, mais vous êtes resté fidele à votre parole d'honneur.

Le lendemain nous vous avons mis à une épreuve bien plus terrible. Un feint inquisiteur vous à menacé des plus affreux supplices et n'a pu vous intimider.

Nous voulions vous mieux connoître et nous vous avons attiré au chateau d'Usedá la de dessus la terras[s]e vous avez vu des Bohëmiennes, très résemblantes à vos cousines et c'étoient elles en effet. En entrant dans la tente du Bohëmien vous n'avez plus vu que ses filles, qui soyez en certain n'ont eü aucune part à vos aventures.

Maintenant vous connoissez tous les secrèts de notre mysterieuse existence, qui peutetre n'aura plus une longue durée. Peutetre entendrez vous dire que des tremblements de terre ont bouleversé ces montagnes. D'énormes amas de métaux fulminants sont disposés de manière a produire cet effet, mais ce sera notre dernière res[s]ource.

Cependant Seigneur Alphonse allez dans le monde où vous êtes appellé. Voici une lettre d'Echange sur les frères Moro. Elle paroît n'être que de huit mille pistoles, mais un trait particulier la rend illimitée. Je vous l'ai dit Seigneur Alphonse. Ces cavernes peut etre ne subsisteront pas toujours. Songez donc à vous faire une fortune indépendante. Les frères Moro vous en donneront les moyens.

Encore une foix adieu. Embrassez vos épouses. Cet escalier de deux mille marches vous conduira aux ruines du Cassar Gomélèz, ou vous trouverez des gens qui vous mettront sur le chemin de Madrid. Adieu, adieu.

Je montais les deux mille marches, et à peine j'apperçus le jour que je vis mes deux Valets Lopez

et Moschito qui m'avoient quittés à l'abreuvoir dos Alcornuquès. Ils baisèrent affectueusement mes mains, et me conduisirent à une vieille tour où ils avoient préparé mon lit.

Soixante et unième Journée

Ayant fait une forte journée. Nous arrivâmes à la Venta de Cardagnas, où je trouvais Velasques très occupé à réfuter la quadrature du cercle qu'on lui avoit remis de la part de son père. Il ne me reconnut point et je fus obligé de rappeler peu à peu à sa mémoire tout ce qui s'étoit passé pendant son séjour dans les Alpuharas ; alors il m'embrassa et me dit qu'il étoit charmé de me retrouver. Mais qu'il étoit très affligé d'avoir dû se séparer de Laure d'Useda. C'étoit le nom qu'il donnoit à Rebeca.

Conclusion de tout l'ouvrage.

J'arrivais à Madrid le 20 Juin 1739. Je reçus de la maison Moro une lettre dont le cachet de cire noire m'annonçoit quelque événement funeste. En effet, mon père étoit mort d'Appoplexie et ma mère après avoir mis en régie mon fief de Forden, s'étoit retirée dans un couvent de Bruxelles où elle ne vouloit vivre que de son douaire.

Le lendemain Moro vint me voir lui même et me recommanda une extrême discretion. “ Vous ne savez /:me dit il:/ qu'une partie de nos secrets. Et bientôt nous n'en n'aurons plus. Pour l'instant tous les affiliés, ceux [des] cavernes sont occupés à placer leurs fonds en differents pays, et si l'un d'eux avoit le malheur de les perdre, nous viendrions tous à son secours. Vous aviez un oncle aux Indes. Il est mort et n'a presque rien laissé. J'ai fait courir le bruit d'une riche succession, à fin que personne ne fut surpris de vous voir tout à coup devenir riche. Il faudra acheter des biens en Brabant, en Espagne même en Amerique. Je me charge de ce soin. Quant à vous Seigneur Cavalier. D'après ce qu'on dit de votre courage je presume, que vous vous embarquerez sur le vaisseau le S^t Zacharie qui va porter des secours à Carthagènes menacé par l'Admiral Wernon. Le ministere Anglois ne veut pas la guerre il a été forcé par la clameur publique, mais la paix est prochaine et si vous manquez cette occasion de voir des combats peut etre ne la retrouveriez vous pas de sitôt. ”

Ce que Moro me présentoit comme un projet étoit déjà arrêté à l'avance par mes protecteurs. Je fus embarqué avec ma Compagnie, qui fesoit partie d'un bataillon, choisi dans differents régiments notre traversée fut heureuse et nous arrivâmes à tems pour nous enfermer dans la Plâce avec le Brane [*sic*] Es laba. Les Anglois leverent le siège et je revins à Madrid au mois de Mars 1740.

Etant de service à la cour, je vis parmi les dames de la Reine une jeune personne, que je reconnus aussitôt pour Rebeca. On me dit que s'étoit une Princesse de Tunis qui s'étoit échappée pour recevoir le baptême. Le Roi l'avoit tenu sur les fonds et lui avoit donné le Titre de Duchesse d'Alphucharra. Après quoi le Duc Vélasquez l'avoit demandé en mariage.

Rebeca s'aperçut qu'on me parloit me jetta un regard qui m'avoit lissoit [*sic*] de ne point la reconnoître.

Ensuite la Cour se transporta à S^t Ildephonse et ma Compagnie fut mise en quartier à Toledé.

Je pris une maison dans une rue assez étroite près de la callé Major. La maison vis-a-vis étoit occupée par deux femmes qui avoient chacune un enfant. Leurs maris /:disoient elles:/ officiers de marine étoient employés contre les Anglois. Ce[s] dames vivoient fort retirées et ne sembloient occupées que de leurs deux enfants qui véritablement étoient beaux comme des anges ; elles les bercerent, baignerent habillerent amuserent et leur donnerent les seins. Toute la journée elles ne fesoient autre chose. L'aspect touchant de la tendresse maternelle m'intéressa tout le jour davantage. Je ne pouvois quitter ma fenêtre. La curiosité m'y rétenoit aussi. J'aurois voulu voir le visage de[s] deux dames et je couvris soigneusement d'un voile très épais [*sic*]. Quinze jours se passerent ainsi. La chambre qui donnoit sur la rue étoit celle des enfants, les dames n'y mangeoient point, mais un soir je vis qu'on y couvroit la table et même comme les apprêts d'une petite fête.

Au haut de la table un fauteuil orné d'une g[u]irlande de fleurs, designoit la place du Roi de la fête, dans deux cotés étoient des petites chaises hautes, où l'on mit les deux enfants. Les deux dames vinrent après et leurs gestes m'invitoient à les venir trouver. J'hésitois [*sic*] encore, mais elles otterent

leurs voiles. Je reconnus Emina et Zibede. Je passai six mois avec elle[s].

Pendant cette intervalle la guerre s'étoit allumée en Europe au sujet de la pragmatique sanction et de la Succession de Charles Six.

L'Espagne ne tarda pas à y prendre une part active. Je quittais mes cousines pour être aide de camp de l'infant Don Philippe. Je restais attaché à ce Prince pendant toute la guerre, et à la paix je fus fait Colonel.

Un commis de la maison Moro vint à Pârme pour y réaliser quelques fonds et même pour mettre en ordre les finances du Duchez. Cet homme me prit à part et me dit avec beaucoup de mystère que j'étois attendu au Chateau d'Useda, et que je ne devois pas tarder à m'y rendre. Il me donna en même tems l'adresse d'un affilié qui demeuroit à Malaca.

Je pris congé de l'Infant. Je m'embarquais à Livourne, et au bout de dix jours de navigation j'arrivais à Malaca. L'homme en question prévenu de mon arrivée m'attendoit au port. Nous partimes le jour même et arrivames le lendemain à Useda.

La se trouvoit une nombreuse réunion. D'abord le Scheïk sa petite fille Rebeca, le Bohémien avec ses filles et ses deux gendres. Les trois frères Zoto, le prétendu possédé.

Enfin plusieurs Mahometans que j'appris ensuite entre [*sic*] les représentant des trois maisons affiliées. Le Scheïk dit, que puisque nous étions tous rassemblés, nous partirions incessamment pour les Cavernes.

En effet nous partimes à la nuit tombante et nous arrivames à la pointe du jour. Nous descendimes dans les souterrains et primes quelque répos.

Ensuite le Scheïk nous rassembla tous et nous tint ce discours, qu'il repeta en Arabe pour l'instruction des Mahométans.

“ Le filon d'or qui depuis mille ans est comme le patrimoine de notre famille, paroisoit inépuissable. C'est dans cette supposition que mes ancetres ont cru devoir le consacrer aux progres de l'Islamisme et particulièrement de la confession d'Ali. Ils n'ont été que depositaires de ce trésor dont la conservation leur a couté bien des alarmes. Et moi même j'ai passai [*sic*] ma vie dans les plus cruelles anxietés. Désirant être delivré de craint[e]s qui tous les jours me devenoient plus insoutenables, j'ai voulu savoir si le filon étoit reellement in[é]puisable. J'ai percé le rocher dans differentes direction, et j'ai trouvé que le filon n'avoit réellement que quelques barres de longueur.

Monsieur Moro a bien voulu prendre la peine de calculer la valeur de ce reste ainsi que la quantité qui pouvoit en revenir à chacun de nous. Il a trouvé que les principaux interesses pouvoient prétendre à un dividende d'un million de Cequins, et nos cooperateurs à cinquante mille. On a extrait tout cet or et il est déposé dans une caverne assez éloignée d'ici. D'abord je veux vous mener au filon où vous verrez qu'il n'y à plus rien. Ensuite nous irrons prendre nos parts. ”

Nous descendimes dans l'escalier tournant nous arrivames au tombeau et de la au filon qui effectivement ne contenoit plus d'or. Le Scheïk nous pressa de remonter. Lorsque nous fumes dehors, un bruit affreux se fit entendre. Le Scheïk nous dit que des mines avoient detruit toute la partie du souterrain où nous avions été.

Ensuite nous allames à la caverne où l'or avoit été disposé. Les asiatiques et les affriquains emporterent leur part. Moro se chargea de la mienne et de presque toutes les autres.

J'allais à Madrid et me présentais au Roi qui m'acueuillit avec une extrême bonté. J'achetais les terres en Castille. Je fus Comte de l'ennaflorida [*sic*] et pris place parmi les Titolados di Castilla.

Mes richesses [*sic*] firent valoir mes services. Je fus Lieutenant-général que je n'avois pas encore 36 ans.

En l'année 1760, on me donna une escadre avec la commission de faire la paix avec les puissances barbaresques. Je commençais par Tunis esperant y trouver moins de difficulté et que l'exemple de ce gouvernement entraineroit les autres.

Je jettais l'ancre près du Cap-Bon, et j'envoyais un officier notifier mon arrivée. On étoit déjà prévenu. Le lac de la Golète étoit couvert de barques tres ornées, qui devoient me transporter à Tunis avec ma suite.

Le lendemain je fus presente au Dey. C'étoit un jeune homme de vingt ans de la plus belle figure.

On me rendit toutes sortes d'honneurs et je fus invité pour le soir au palais appelé Manaba.

On me conduisit à un quiosque qui fut refermé sur moi.

Une porte s'ouvrit. Le Dey entra mit un genoux en terre et me baissa la main.

Une autre porte s'ouvrit. Je vis entrer trois dames voilés. Je reconnus Emina et Zibeddé. Celle-ci conduisit par la main une jeune personne qui étoit ma fille.

Emina étoit mère du jeune Dey. Je ne vous dirais pas, jusqu'à quel point la force du sang se fit sentir en moi. La joye que je ressentis étoit troublée, par l'idée que mes enfants étoient d'une religion ennemie de la mienne. Je laissais percer ce sentiment. Le Dey m'avoua qu'il étoit très attaché à sa religion, mais il m'apprit que ma fille Fatime élevée par une Esclave Espagnole, étoit Chrétienne au fond du cœur.

Il fut décidé entre nous qu'elle passeroit en Espagne se feroit baptiser et seroit mon heritière. Tout cela eut lieu dans l'année.

Le Roi tint Fatime sur les fonds de baptême et lui donna le titre de Duchesse d'Oran. L'année suivante elle épousa le fils aîné de Vélasquez et de Rebecca, qui avoit deux ans de moins qu'elle. Je lui assurai mes biens en prouvant que je n'avois point de parents du coté de mon père, et que la jeune More, étoit réellement ma parente par les Gomelez.

Quoique jeune encore et dans la force de l'âge, je songeais à un emploi qui me permit de gouter les douceurs du repos. Le gouvernement de Saragosse vint à vaquer et je l'obtins.

Après avoir pris congé du Roi j'allais chez les Moro et je demandais un paquet cacheté que j'avois déposé cheux [*sic*] eux, il y avoit vingt cinq ans. C'étoit le journal des soixante première journées de mon sejour en Espagne.

J'en ai fait une copie de ma main et je l'ai déposée dans une cassette de fer, que mes heritiers trouveront un jour.